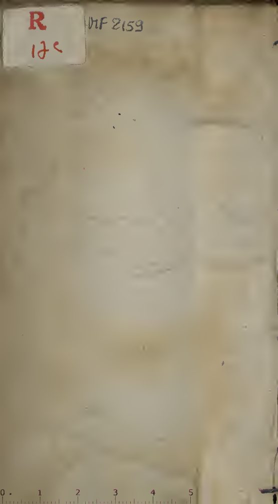
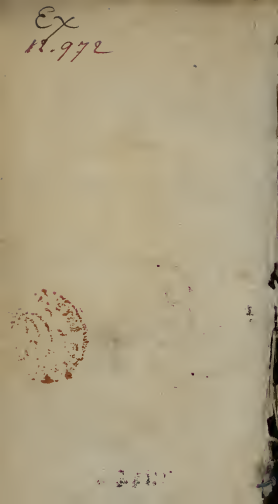

16


R
12c
MF 2159


Ex
12.972

LA VERITABLE MEDECINE OPPOSE'E A L'ERREVR,

CONTENANT VN ADVIS SALVTAIRE AV Public, touchant la cure des maladies, & les abus, qui s'y commettent.

Par le Sieur LOVIS DE SERRES *Docteur en Medecine, & aggregé au College des Medecins de Lyon.*



Chez l'Autheur en ruë Merciere, proche Confort à l'enseigne du Lyon Blanc.

AVEC APPROBATION.

M. DC. LXIX.



A MESSIRE
MESSIRE
FRANCOIS DVGVE'
CHEVALIER,
Conſeiller ordinaire du Roy en tous ſes Conſeils d'Eſtat & privé, maiſtre des Requeſtes honoraire de ſon hôtel, Intendant de la Police Juſtice, & Finances dans les Provinces du Lyonnois, Foreſts, Beaujollois & Dauphiné.

MONSEIGNEVR

La verité, qui eſt ſur le frontiſpi-

ã

ce de cet ouvrage, estant inseparable de la justice, que vous administrez si dignemant dans tous les illustres employs, qui vous ont toûjours heureusemant reüssi, j'ay crû que ié ne pouvois pas trouver une protection plus fauorable, ny plus auantageuse que la vostre. C'est aussi ce qui ma fait prendre la liberté de vous l'offrir, (bien qu'il soit beaucoup defectueux,

fectueux ; & qu'il n'ait rien de plus attirant que le tître) dans l'asseurance qu'il arrivera à sa perfection entre vos mains , puisque vous sçavez donner du prix aux choses , qui n'en ont point, & qu'elles peuvent passer pour bonnes par l'estime que vous en faites. Aussi ayant reservé cet escrit pour les personnes éclairées , & intelligente , ie ne pouvois pas

mieux choiſir que vous, MONSEIGNEVR, qui voyez ſi nettement les choſes, & qui allez tout droit à la verité, par ce que vous avez des ſentiments tres purs, auſſi bien qu'un eſprit du tout clair-voyant, outre les lumieres, qui vous viennent de plus haut. Il ne ſera pas neceſſaire, MONSEIGNEVR que vous apportiez icy toute l'attention de vôtre eſprit, le moindre
de

de ſes rayons vous fera aſſez connoitre ce que c'eſt ; & bien que ie ne vous preſente rien qui ne ſoit receuable en ſa doctrine ; ie ne doute pas neantmoins qu'il ne ſoit contrarié de pluſieurs. Mais ie me paſſeray aiſemant de leurs témoignages, ſi ie puis avoir le bon-heur d'étre appuyé du voſtre, puiſque j'auray trouué ce que ie cherche. Ce ne me feroit pas une
petite

petite gloire, d'auoir fait un ouurage, qui peut plaire à un esprit comme le vôtre, qui n'a que des jugemants legitimes, & qui sçait au juste en quel degre de bien, ou de mal, les choses sont. Cependant, MONSEIGNEVR, ie vous prie d'étre persuadé, que la plus forte passion que j'ay d'étre honnoré de vôtre appui, ne vient que d'un desir sincere, que cet
aduis

aduis que ie donne au public, puiſſe ſeruir à la conſeruation de vôtre ſanté, où il a beaucoup d'intereſt. Ie ſçay bien que ma capacité ne vous doit pas porter à me conſiderer juſqu'à ce point; mon zele pourtant me fait eſperer, que vous ne le rejetterez pas, & que du moins vous protegerez la cauſe que ie ſoûtiens, qui ne manquera pas d'eſtre attaquée,

quée, quoyqu'elle n'a-uance rien qui ne ſoit juſte. Ie me conſole donc de cette penſée ; que là où vous ou-urirez la bouche ſur ce ſujet, j'auray une forte protection con-tre les meſdiſans ; c'eſt cette grace particulie-re que j'eſpere de re-ceuoir de vous, & qui m'obligera à recher-cher auec empreſſe-mant toute ma vie les occaſions de vous

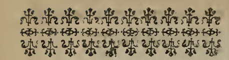
témoi

témoigner que ſuis reſpectueuſemant,

Monseigneur,

Vôtre tres-humble, & tres-obeiſſans ſeruiteur,

DE SERRES.



AV
LECTEVR.

BIENQVE *ie die au commancement de ce petit ouvrage que mon dessein n'est que de l'adresser aux gens doctes & esclairez ; ie veux bien que l'on sçache, que ie n'exclus pas du nombre des sçavans ceux à qui Dieu a donné en partage vn bon sens commun, accompagné des lumieres d'vn fort raisonnement pour discerner la verité d'avec l'erreur, & comme il s'en trouve de tels en toute condition & en*

tout

tout sexe, j'ay creu qu'il n'estoit pas juste de les priver d'un advantage, dont ils se peuvent prevaloir; mais qu'il falloit s'accommoder à leur portée, plustost que de les negliger pour ne sçavoir pas du Latin, qui ne sert du tout rien pour l'intelligence de ce qui est contenu dans ce discours; puis que ce sont des choses toutes familieres & neantmoins si necessaires & importantes que chacun y a interest, autant l'ignorant que le sçavant. C'est pourquoy j'aurois souhaité de m'expliquer encor plus clairement, pour pouvoir faire plus d'impression sur les esprits abusez du siecle où nous sommes, qui me doivent sçavoir bon gré du salutaire advis

que

que ie leur donne, à moins qu'ils ne ſoyent ennemis d'eux-meſmes. C'eſt ce que je recognoiſtray par l'accüeil que réceura cet eſcrit, ſuivant quoy ie me diſpoſeray auſſi à groſſir le volume, en y adjouſtant pluſieurs autres remarques eſſentielles pour l'ornement de l'ouvrage. Cependant tout tel qu'il eſt maintenant, il eſt ſuffiſant pour deſſiller les yeux des plus aveuglez tant ſoit-peu qu'ils ſe veuillent appliquer à ce qui y eſt dit.



LA VERITABLE
MEDECINE OPPOSE'E à l'erreur.

TOUTE la terre étant pleine d'erreurs, il ne faut pas s'étonner si la Medecine n'en est pas exempte, & si elle en est si ternie qu'elle ne ressemble plus qu'à l'ombre d'elle-méme, ou plutôt à vne vaine apparence de ce qu'elle a esté. Ce n'est pas dés aujourd'huy qu'elle est reduitte à ce deplorable état:

Hipp lib. de lege. Hippocrate de ſon temps ſe pleignoit déja hautement, que cét Art ſi excellent étoit devenu un des plus abjets tant par l'ignorance de ceux, qui l'exerceoient, que par la ſtupidité du peuple.

Que ſi l'on a mis autrefois cette Faculté en parallelle avec l'arbre de vie, à cauſe de ſa nobleſſe, & de l'authorité divine, qui a commandé d'honnorer la Medecine pour ſa neceſſité; on peut aujourd'huy avec quelque raiſon la comparer avec cet autre arbre fatal, qui a coûté la vie à nos premiers parens, ſi l'on conſidere le mauvais ſuccez qu'ont ceux qui l'exercent, à cauſe de leur pratique ſi mal fondée, & du tout erronnée. Auſſi c'eſt en ce ſujét que nous pouvons appliquer avec

avec verité les paroles du Sage, Qu'il y a beaucoup de voyes qui nous semblent droites, dont neantmoins les issuës ne conduisent que dans les abysmes, & n'aboutissent qu'au precipice de la mort, comme l'on remarque tous les jours par des tristes experiences. *Pro uerb. c.14.*

Cependant, quoyque l'abus soit si grād, l'erreur n'a pas gaigné tant de chemin, ny ne s'est pas débordé si generalemant qu'il ne laisse place à la verité; & la verité n'est pas si seule, ny si abandonnée qu'elle ne subsiste pour mal receuë qu'elle soit, en attendant qu'elle puisse vaincre lorsque le temps fauorable sera venu, qui arriue tôt, ou tard, suivant le sentiment de quelques Anciens, qui disent, Que la verité peut bien *A-than. Po-lyb.*

eſtre affligée pour quelque temps; mais qu'elle ne peut pas étre cachée pour toûjours, qu'enfin elle ne leue la téte, qu'elle ne ſoit connuë, & adüoüée de ſes aduerſaires-mémes.

Mais parce que cette verité dans l'état, où elle eſt, ne ſe trouve pas dans la foule, & qu'elle a eſté de tous temps, la poſſeſſion de peu de perſonnes, il faut de neceſſité que dans le plus general aſſoupiſſemant, il ſe trouue auſſi quelqu'vn qui vienne éueiller les autres, appuié ſur la choſe la plus forte du monde, qui eſt cette verité; témoignage qui luy a eſté rendu anciennemant par un celebre Juif en la preſence d'un grand Roy de Perſe, en ces termes : Le vin eſt fort,

Zorobabel lib 3. Eſdr.

fort, le Roy est plus fort, les ,,
femmes sont plus fortes ; mais ,,
la verité est plus forte que tou- ,,
te autre chose : aussi n'y-a-t'il ,,
rien dans la terre, qui ne re- ,,
clame Verité, le Ciel mémes ,,
la benit ; toutes les choses en ,,
sont ébranlées, & la craignent, ,,
il n'y a rien d'injuste-là où elle ,,
est : la verité demeure eter- ,,
nellement en sa vigueur : elle ,,
vit & domine dans tous les sie- ,,
cles. ,,

Sa force neantmoins paroît principalement en ce qu'elle agit sur la plus excellente partie de l'homme, qu'elle convainc par ses lumieres, avec lesquelles elle rauit son consentement; & c'est d'autant plus que l'entendement est parfait, comme il se void dans les entendements des sages, & des sçavants, qui

se laissent plus aisemant vaincre à la verité, & ausquels aussi cét advis est addressé, & non au vulgaire, qui est beaucoup moins capable de quitter un erreur, duquel il a esté une fois imbu : qui se laisse mener plûtost par les sens, que par la raison, & suit toûjours ceux qui vont au devant, comme les gruës. Aussi ces sortes de personnes se rendent indignes de recevoir aucun bon precepte pour leur santé, comme a tres bien remarqué Platon, qui blâme fort le Medecin Herodicus, pour s'estre trop attaché à vn semblable exercice.

Plato lib. de rep.

Et bien qu'il ne faille nullemant douter de la verité de ce que disoit autre fois Democrite à Hippocrate, qu'il est necessaire, que tous les hom-

mes.

mes ayent la connoiſſance de la Medecine, parce que c'eſt une choſe utile à la vie; il prefere neantmoins entr'autres ceux principalemant, qui ſont ſçavants, & bien inſtruits: Car,, j'eſtime (dit-il) que la connoiſ-,, ſance de la ſageſſe, eſt la ſœur,, & la plus familiere compagnie,, de la Medecine; d'autantque la,, ſageſſe deliure l'ame des paſ-,, ſions, & la Medecine chaſſe, &,, bannit les maladies du corps. ,,

Cependant, ceux qui jetteront les yeux ſur ce petit diſcours, doivent plus faire de reflexion ſur ce qui eſt dit, que ſur celuy qui parle; l'apparence exterieure de l'autheur ne contribuant du tout rien à la ſolidité, & à l'importance des matieres, que l'on traite. C'eſt pourquoy l'on doit profiter des

paro-

paroles remarquables, qui se lisent dans la harangue de Thessalus fils d'Hippocrate, aux Atheniens, lors qu'il dit, que quelque fois les grands ont besoin des petits, & que les vigoureux recouurent, & conseruent leur santé par l'ayde, & le conseil des foibles.

Ie sçay bien qu'il pourra arriuer un inconvenient, auquel la verité est sujete, qui est d'étre offusquée, & de causer souvent la haine, la plus infame de toutes les passions: mais c'est un defaut qui ne se trouve que dans les esprits ravalés, qui n'en peuvent pas supporter l'éclat, & qui haissent la lumiere, parce qu'elle découvre leurs taches. Car comme il ny a que les yeux chassieux, qui ne peuvent pas supporter la clairté du Soleil;

Soleil;aussi il ny a que les esprits foibles, & malades, qui ne sçauroient souffrir l'éclat de la verité. Il ne faut pas pourtant la taire ny la supprimer, lors qu'il s'agit d'une cause si importante que la santé, une des choses la plus chere que nous ayons en ce monde.

Aussi, bienque (comme dit Tacite) le temps heureux d'étre libre dans ses sentimans & de les publier, soit assez rare, je ne laisseray pas de proposer les miens sur ce sujet, & de faire voir cette verité aussi clairement que le Soleil en plain midy.

Il ne sera pas pour cela necessaire d'étaller avec grand appareil, des pensées étudiées, puisque la verité se soûtient d'elle-méme, & que la cause dont

dont il s'agit eſt ſi juſte, qu'il n'eſt pas beſoin de beaucoup d'artifice pour la deffendre. Ie ne me ſeruiray que des lumieres du ſens commun appuyées ſur des authoritez irreprochables, ſans autre ornement que la naifveté & ſincerité du diſcours : apres avoir neantmoins proteſté que je n'ay point deſſein de choquer qui que ce ſoit, n'y m'écarter du droit chemin, qui nous a été frayé par Hippocrate & Galien, marchant méme toûjours ſur leurs piſtes, puiſque la verité que je prétends de faire voir dans cet Ouvrage, eſt entierement fondée ſur les principes & les axiome qu'ils nous ont laiſſés.

Il eſt vray que je ſeray obligé d'ébranler ces deux puiſſantes colomnes qui ſoûtiennent tout

tout le baſtiment, c'eſt a dire la ſaignée, & la purgation, qui ſont comme les deux pivots, ſur leſquels toute la Medecine roule, & où l'on fait conſiſter toute l'induſtrie de l'art. Mais il ſe trouvera que cét ébranlement ne ſervira en cette rencontre que de raffermiſſement, n'ayant autre deſſein que de reprimer l'abus qui ſe commet dans l'uſage de ces remedes, ſans pretendre de les ſupprimer, puiſqu'ils ont eſté reconnus de tout temps tres ſalutaires, & ſans leſquels on ne ſçauroit porter du ſoulagement aux malades en pluſieurs rencontres.

Auſſi eſt-ce l'importance de ces deux grands remedes, qui doit obliger le Medecin à les bien ménager, n'y ayant perſonne

ſonne qui ne ſçache, que tant plus une choſe eſt excellente, tant plus ſon abus eſt nuiſible.

Pour commencer par la ſaignée je ne t'appelleray pas icy les raiſons de beaucoup d'habiles gens tant Anciens que Modernes, qui ont écrit ſur le méme ſujet, & qui neantmoins n'ont rien auancé : je n'apporteray que les plus familieres qui feront peut-eſtre plus d'impreſſion, parce qu'elles ſe preſentent plus ſouvent. Et qui par conſequent ſont examinées plus frequemment dans la cure des maladies les plus communes, telles que ſont les fievres, qui ſont cenſées par l'authorité d'Auicenne, les plus faſcheuſes, & les plus frequentes indiſpoſitions qui affligent le corps humain, & au traitement deſ-

qu'elles

quelles ont ne doit pas negliger la ſaignée, n'ont plus qu'aux fluxions, douleurs, oppreſſions, angagemens inflammations,& autres incommodités, qui procedent de plenitude, où l'on ne doit point heſiter de faire valoir un ſi prompt & ſi ſouuerain ſecours, en y obſeruant les précautions, qu'Hippocrate donne dans ſes Aphoriſmes, lors qu'il dit en general, que dans la practique de la Medecine il faut avoir égard à l'âge, au temperament, à la maladie, au ſexe, au pays, à la ſaiſon, & à la coutûme; par ce que, comme il dit ailleurs, un corps differe d'un autre corps, un âge d'un autre âge, un temperament d'un autre temperament. Auſſi l'experience nous apprend tous les jours que

Hip. poc. 1. Aph. 17. Hip. lib. 1. de morb.

Pierre doit étre traitté autrement que Paul, & à moins que d'y apporter cette diſtinction, on eſt en danger de faire des beaux pas de Clerc, ce qui arrive fort ſouvent à ceux qui n'y cherchent pas tant de façon, & qui pour s'en d'épécher, ont bien-tôt guëris leurs malades de tous maux, portés peut-étre d'un mouvement de charité dont parle Seneque, quand il dit, que tuër & faire mourir eſt quelque fois bon, & une eſpece de miſericorde: bien qu'il ne faille pas railler quand il s'agit de la peau de l'homme, & du renverſement des familles.

Ie ne m'arréteray pas ſur toutes ces circonſtances par le menu pour éviter la prolixité: je m'attacheray ſeulement aux

fievres continuës, qui ſont le plus ſouvent malignes, au traitement deſquelles on doit vſer de la ſaignée, avec beaucoup plus de retenuë & de circõſpection qu'aux autres, parce que volontiers la cauſe de ces maladies conſiſte plutôt en une mauuaiſe qualité, qu'en quantité d'humeurs. Or cette qualité ne ſe vuide point par les ſaignées, au contraire elle ſe concentre d'avantage, & ſinſinuë de plus en plus dans les parties nobles, qui en eſtant déja affligées, & méme eſtant par ſurcroit affoiblies par quelque evacuation, ſont obligées de ſe reparer; & pour cet effet, elles rappellent les eſprits & les humeurs à leurs ſecours, qui entrainans avec eux cette cauſe virulante, qui y eſt mélée, ap-

portent à méme temps, le rengrement de la maladie.

Mais pour faire voir que ce n'eſt pas la quantité des humeurs qui peche, j'allegueray des raiſons ſi ſenſibles, qu'elles ſeront une preuve convainquante de cette verité ; c'eſt qu'on a obſervé ſouvent qu'il arrive en ces ſortes de fievres des grandes hæmorragies, ou flux de ſang par le nez, qui n'eſt pas tant pouſſé dehors par un effort de la nature que par une irritation extraordinaire, ſemblable à ces ſoldats fuïards qui ſortent d'une ville ſeditieuſe ſans congé de leurs Capitaines. Ce qui ſe confirme par le mauvais ſuccez qui s'enſuit ; puiſque nonobſtant ces grandes deſcharges, les malades ne laiſſent pas de mourir.

De plus on remarque tous les jours dans les fievres de cette nature, & méme en plusieurs autres que quoy qu'il y ait, en apparence, un amas d'humeurs qui les fomente, s'il arrive neantmoins le moindre abcez, pour petit qu'il soit, ou quelque douleur en la Jambe, ou ailleurs, les malades sont d'abord soulagez, comme si la nature avoit esté merveilleusement recrée, ayant secoüé une portion de l'humeur maligne sur quelque partie.

Et bien qu'en semblable occasion l'on void souvent arriver des grands flux de ventre, ou des copieux flux d'urine, il ne s'ensuit pas pourtant aucun soulagement, parce qu'encore que les humeurs qui sortent, soient infectées de cette mau-

vaise qualité, elles ne fomentent pas tant la maladie, que cette corruption estrangere, qui surmonte par sa malignité la pourriture ordinaire des humeurs; ce qui est une marque evidente, que la principale cause du mal consiste dans un je ne sçay quoy, qu'on a de la peine à exprimer, que par le mot de *Mysterieux*, qu'Hippocrate a nommé quelque chose de Divin, & qu'il a repeté si souvent dans ses OEuures, voulant par là aduertir le Medecin qu'il prene garde, & qu'il considere bien, si outre la pourriture ordinaire des humeurs il n'y a point quelque corruption, ou malignité extraordinaire, qui exige un traitement tout particulier.

Hipp. lib. de sac. morb.

Cela estant supposé il faut chercher

chercher quelque autre expedient, pour combattre cette malignité. Or on n'en sçauroit point trouver de plus convenable qu'un bon Alexitaire, vulgairement appellé Cordial, ou Cardiaque, qui fortifie la nature, laquelle se débarrasse fort bien d'elle-mesme, lors quelle est surchargée de quelque fardeau qui l'accable, ou violentée de quelque venin qui la presse. En cét estat-là elle fait, comme une personne qui se noye; elle tend les bras, & demande du secours, qu'on ne peut pas luy accorder plus favorablement qu'en luy donnant des forces, pour secouër le joug, plutôt que d'épuiser le reste de sa vigueur languissante par des saignées hors de saison, qui luy coupent son

bras

bras droit, lequel eſtant à bas, il faut de toute neceſſité qu'elle ſuccombe : & ainſi il eſt tres conſtant, que ſi l'on fait des evacuations conſiderables, telle qu'eſt la ſaignée, lors qu'il faut travailler à reparer les forces, & ſurmonter cette qualité pernicieuſe, qui prédomine, on commêt une lourde faute, & l'on dreſſe des embûches mortelles au malade.

Cependant c'eſt ce qui ſe practique aujourd'huy par ceux qui ſont dans la plus haute eſtime; & ce qui eſt le plus ſurprenant, c'eſt que comme il y en a qui perdent leur credit en bien faiſant, ceux-cy augmentent le leur, par ce procedé erronné. Il ſemble en cela qu'ils ne font tort à perſonne, puiſque les ſujets ſur leſquels ils

ils travailent, le souffrent, & le veulent bien de la sorte.

Les Anciens n'en usoient pas pourtant si mal, & quand Hippocrate a aduerti qu'on prit garde à ce qu'il appelle quelque chose de Divin, son intention a esté de destourner le Medecin, de l'vsage d'un remede qui n'est pas capable de corriger, & de guerir le mal, qu'il propose ; & qui bien loin de là ne sert qu'à destruire la nature, le sens commun faisant assez connoître, que la saignée reiterée est un coupe-gorge en cette rencontre. Aussi ce celebre Autheur n'a pas crû que ses successeurs rejettassent avec tant de mespris ses preceptes: ce qui donne lieu de dire que la plus part des Medecins de nôtre temps, ont succedé à

Hippocrate, de mesme façon que les tenebres succedent à la lumiere. De sorte que si nous auons besoin de quelqu'vn qui confirme l'opinion de ce grand homme, il le faut aller chercher dans les siecles precedents, où nous trouverons les doctes Ballonius, & Massarias, qui asseurent en propres termes, qu'on n'épuisse point la pourriture maligne par la saignée, ny par la purgation, bien qu'on diminüe la matiere, & que par ce moyen on empesche en quelque façon le progrez de cette pourriture; mais que l'unique, & la veritable methode de guerir, se practique par les Antidotes, qui par une antipathie occulte, qu'ils ont contre le venin le chassent par les suëurs, & empechent la pourri

pourriture en dissipans l'humeur superflue qui l'entretient.

Je sçay bien qu'ils me diront, qu'en ces sortes de fievres ils se servent des Cardiaques. Mais je respons à cela en deux façons. La premiere est qu'ils les employent apres avoir espuisé les forces par les saignées, lors qu'il n'est plus temps. La seconde est que la plus grande partie de leurs Cordiaux sont des remedes de trique-nique, & qui n'ont autre vertu que celle que les plus credules s'imaginent. Entr'autres le Bezoart, qu'ils font le plus valoir, est des plus grandes hape-lourdes, qui soit jamais entrée dans l'vsage de la Medecine. Car l'Animal duquel se tire cette pierre est d'une nature si feroce, si agile ; & si adroit,

que

que les chaſſeurs ont bien de la peine de le ſurprendre : outre que la vertu de cette pierre ayant eſté reconnuë par les habitans du pays, on a fait commandement exprés aux chaſſeurs de les porter toutes à leur Roy, qui les achepte à grand prix, pour en faire des preſens aux Princes, & grands Seigneurs, ſes voiſins, comme l'aſſeure Amatus Medecin Portugais, qui dit que l'un des plus riches preſens que Cochin Roy de l'Iſle d'Ormus, (ou ſelon le rapport de Garçias ab Horto, cette chaſſe ſe fait, & d'où elle ſe tranſporte ſecretement) envoya de ſon temps au Roy de Portugal, fuſt une de ces pierres, qui eſtoit un peu plus groſſe qu'une noiſette dont

les grands effets ayans esté remarquez, on a eu la curiosité d'en faire venir d'autres. Et comme on n'a pas pû fournir des legitimes, ce qui est impossible dans le grand nombre qu'on en reçoit, on en a contrefait par l'artifice, qui neantmoins sont fort bien receuës & beaucoup estimées, parce qu'elles viennent de loin. On peut voir par là que ce que Ruellus dit est tres vray, qu'il n'y a point de remede plus douteux que celuy qui se tire d'un pays estranger. Cepandant on ne laisse pas de nous donner un remede incertain pour un gain asseuré : ceux qui exercent ce negoce s'authorisans, & se prevalans de fort bonne grace du sentiment de Iuvenal qui dit que

l'odeur du gain eſt tres agreable, & ſuaue de quelque endroit qu'elle vienne.

Mais afin qu'on ne croie pas que c'eſt dans les ſeules fievres malignes, qu'il faut vſer avec moderation de la ſaignée, je feray voir que dans celles qui n'ōt aucune marque de malignité, auſſi bien qu'en toutes les autres maladies, qui exigent neceſſairement ce remede, il n'y faut pas pourtant proceder avec cette prodigalité ſi deſauantageuſe à la longueur de la vie, à moins qu'on ne rencontre des temperamēs extremement ſanguins, & des conſtitutions de corps fort robuſtes. Sur tout je ne ſçaurois taire l'abus prodigieux, qui eſt introduit aujourd'huy par les plus fameux, qui ſaignent

gnent ſans miſericorde, tant qu'ils voyent le ſang corrompu, ſans conſiderer que tout le ſang qui paroiſt blancheaſtre ſur la ſuperficie, n'eſt pas toûjours une marque de corruption, au ſentiment de Galien, puis que ſi le malade eſt pituiteux, où ſi c'eſt une femme qui méne une vie ſedentaire, il arrive que le ſang croupiſſant dans les veines ſe blanchit, & c'eſt pour deux raiſons. La premiere, parce qu'il eſt pituiteux : & ainſi, ſi on le compare avec un autre mieux cuit, il paroiſtra blancheaſtre. La ſeconde, parce qu'il croupit dans les veines, & c'eſt ce qui a obligé Galien à dire, que le ſang blanchit dans les veines par le ſejour, en quelque partie du

Gal. lib. de atra. bile.

corps que ce ſoit.

D'ailleurs il y a deux autres raiſons, qui doivent d'eſtourner le Medecin des frequentes ſaignées, quelque mauvaiſe couleur, qui paroiſſe dans le ſang. La premiere eſt, qu'une fort petite quantité de bile meſlée avec le ſang, le peut alterer, comme nous voyons qu'vn petit poil de ſaffran teind une grande quantité d'eau. Auſſi on ne doit pas s'opiniaſtrer à ſaigner en ces conjonctures, à moins qu'on ne veuille; comme avec deſſein abattre les forces. La ſeconde raiſon eſt, que quand quelqu'un eſt malade, toute la maſſe du ſang ſe confond, & ſe trouble; & la fievre paſſée, toutes les humeurs s'appaiſent; de ſorte que ſi l'on tire

du

du sang pendant que le sang est agité, on ne le tirera que confus, & si l'on ny apporte pas de la discretion, on precipite le malade dans une foiblesse, de laquelle il ne peut pas releuer, à cause de la grande dissipation des esprits; d'où vient que la nature est d'étournée de son dessein, les forces de la faculté expultrice estant, par là affoiblies, & eneruées.

Galien prenoit bien garde à ne tomber pas dans des semblables fautes, bien qu'il fût assez grand saigneur : ce que l'on peut remarquer dans un passage authentique, qu'il allegue en deux differents endroits de ses œuvres, où il dit formelemant, que s'il y a abondance de sang, qui ne soit pas beaucoup corrompu, ny alteré, il

Gal. lib. 4. de sanit. tuēd. & comment. in li. 6. epidem.

en faut tirer hardiment ; que si au contraire il est pourri, il ne faut pas saigner, à cause des raisons alleguées, ausquelles on peut adjoûter, que dans ce sang tout gâté, & tout pourri, qu'il paroît, il y a quantité d'esprits, qui soûtiennent les forces du malade, & sont entierement necessaires, sur tout dans des saisons, qui excedẽt en chaleur, ou en froid: C'est pourquoy Galien remarque qu'il a veu mourir plusieurs malades des fievres, pour avoir esté beaucoup saignés aux grandes chaleurs, & aux grands froids. Et c'est sans doute ce qu'Hippocrate a entendu, lors qu'il dit, qu'il n'arriue pas des moindres incommodités aux hommes, par une évacuation faite mal à propos, & hors de saison, que de

Gal. lib. 1. ad Glau.

de la plenitude-mesme. Outre qu'il y a plusieurs personnes, qui dans leur meilleurs en-bon-poinct ont le sãg toûjours mauvais, & qui neantmoins viuent aussi long temps que les autres, sans beaucoup d'incommodités; ce qui doit obliger à croire qu'il s'en trouue plusieurs, qui se nourrissent d'un sang grossier, & impur, de mesme que les cochons s'engraissent de la bouë. On peut maintenant juger par là qu'elle fermeté il y a au fondemant, sur lequel sont appuiés ces alterés du sang humain, & qu'elle conformité il se trouve entre ces Docteurs Modernes avec ces illustres, & anciens Coriphées de la Medecine.

Mais s'il y a sang qui crie vengeance; c'est sans doute

celuy que l'on espuise si mal à propos, & à contre-temps, dans la vigueur des fievres continuës, lors que l'on void augmenter la chaleur, l'inquietude, & l'alteration ; sans considerer qu'outre la deffence expresse d'Hippocrate en plusieurs endroits, la nature travaille alors à digerer, cuire, & à preparer les humeurs débauchées dans la masse du sang, & qu'elle pretend aprés de vuider elle-mesme par quelque legere suëur, ou autre évacuation cõforme à la nature du malade, & de la maladie : de sorte qu'elle ne peut que fort bien reüssir, étant elle-méme tres sage, & n'ayant besoin ni du conseil, ni de l'ayde du Medecin, qui ne doit estre que spectateur, sans s'estonner du surcroist

Aph. 29. sect. 2. & lib. de diet. acut. lib. 3. de morb.

croist des accidens, ni s'émanciper de luy rendre un office si inofficieux : puis qu'il arrive tousjours, que quand la nature est sur le poinct de surmõter la cause du mal, les accidens augmentent en mesme temps, ce qu'on ne doit pas imputer à la violence de la maladie, comme on peut faire au progrez, ni à l'empirement de l'estat du mal; mais plustost à la coction des humeurs, qui se fait dans les grands vaisseaux, & qui est conforme à la suppuration, qui a coustume d'augmenter la fievre, & l'inquietude, suivãt l'Aphorisme d'Hippocrate. *Aph. 47. sect. 2.* Aussi la condition du malade estant beaucoup meilleure pour lors, parce que la nature ayant bien tost le dessus, il est à la veille de sa gueriso͂, pourveu

que

que l'on n'y porte pas obſtacle; il eſt plus à propos de la laiſſer agir, que de la troubler dans ſon action. Que ſi en croyant de la ſoulager, on ſaigne, il arrive qu'eſtant affoiblie, & ſa vigueur émouſſée, elle ne la peut plus faire éclater en faveur du malade : au contraire elle eſt forcée de quitter le combat, de ſe retirer honteuſement, & d'abandonner la victoire à ſon ennemi, qui ne trouvant plus d'oppoſition, a loiſir de reprendre ſes forces peu à peu, pour faire des plus grands ravages qu'auparavant. Mais s'il arrive par hazard que le malade reſſente du ſoulagement, par une ſaignée de cette ſorte, il doit eſtre eſtimé trompeur, parce qu'il ne procede pas de la diminution de la cauſe du mal,
mais

mais pluftoft de ce qu'on à fait mettre à bas les armes à la nature, & qu'on luy a ofté l'éguillon & l'eperon, qui la pouffe d'entreprendre les crifes: ce que ne pouvant pas effectuer, la maladie fe prolonge, & ainfi il arrive fouvent que les fievres, qui fe termineroient fort heureufement dans le 7. 14. ou 21. felon leur nature, font continués iufques au 40. Encor eft-ce le meilleur fuccez qu'on puiffe attendre; car fi le malade eft foible, & la caufe de la maladie violente; la mort les accorde tous deux de meilleur heure.

De forte que de qu'elle façon qu'on examine cette practique, elle ne peut eftre que prejudiciable, puis que ceux-mefme, qui en échappent, s'en reffentent

reſſentẽt le reſte de leur jours, à cauſe des lãgueurs,des foibleſſes de veuë, & d'eſtomach, & d'une infinité d'autres maux, qui conduiſent les hõmes au ſepulchre avant le temps determiné par le temperament. Mais ce qui eſt le plus fâcheux, c'eſt que ces grandes évacuations faites mal à propos debilitent toutes les facultez animales, & ſur tout la memoire & le jugement: ce qui eſt conforme à l'opinion d'Hippocrate qui nous dit, que le ſang qui eſt dans l'homme contribue entierement à la prudence, & au jugement.

Hipp. lib. 1. de morb. & li. de flatib.

Il ne ſera pas auſſi hors de propos d'alleguer une raiſon aſſez forte pour d'eſtourner les hommes de cette manie qu'ils ont de ſe faire ſaigner par galanterie. Elle eſt tirée d'un fort

fort excellent perſonnage, qui lors qu'il veut rendre raiſon pourquoy les arbres ſauvages, & qui ne ſont pas entez, produiſent plus de fruits que les domeſtiques & les entez ; apporte entr'autres cette raiſon, qui eſt que les arbres entez portent moins, à cauſe de l'inciſion qui a eſté faite en les entant, & qui diminuë beaucoup leurs forces : ce que l'on doit croire à plus forte raiſon, de la ſaignée, faite à l'homme, qui eſt d'ailleurs accompagnée d'une grande diſſipation d'eſprits qui concourent à la generation. Cela eſtant, on ne doit pas beaucoup s'empreſſer de mettre en vſage un remede, qui détruiſant nôtre individu, par ſurcroit de mal empeſche la propagation de l'eſpéce, qui eſt *Theophraſte.*

une seconde table apres le naufrage ; puis que celuy-là ne meurt pas qui engendre un homme, & qu'un pere revît dans la personne de son fils. I'adjouteray encore que la frequente saignée est un assassin manifeste aux personnes delicates & minces, qui se traitent fort mal eux-mesmes lors que pour quelque legere incommodité, ou pour quelque soupçon d'auoir de mauvais sang, se font saigner trois, ou quatre fois l'année, & ne font point de difficulté de perdre cinq ou six onces de bon sang, pour en oster une demi de mauvais : c'est tout de méme que si quelqu'vn pour se deffaire d'un de ses ennemis, faisoit égorger trois ou quatre de ses meilleurs amis. Ces gens-là feroient

roient bien mieux de profiter du precepte de Galien, lors qu'il dit, qu'il n'est pas bon de se faire saigner souvent toutes les années, parce qu'avec grande quantité de sang l'esprit vital se dissipe, lequel étant épuisé, toute la masse du corps en est refroidie, & les fonctions affoiblies, d'où s'ensuivent les Cachexies, Hidropysies, Asthmes, & les autresincommoditez qui disposent tout doucement, ceux qui en sont attaqués, à ce dernier & grand trajet de ce monde en l'autre, qu'ils doiuent faire fort gayement, puis qu'ils en ont aduancé le temps avec dessein de mourir bien-tôt, afin d'en estre quitte de bon-heure. Neantmoins chacun doit sçavoir, ce que le Sage dit, que la lumiere du jour est fort douce:

Lib. 4. de sanit. tuéd.

Eccl. c. 11.

& que c'eſt une choſe agreable de voir le Soleil: au contraire qu'il n'y a rien de plus vilain que d'eſtre mort; n'y ayant point de plaiſir ſoûs terre, où l'on ne voit rien : & ainſi rien ne doit preſſer perſonne, puis qu'on eſt aſſeuré que les jours des tenebres ſeront en grand nombre.

On ne doit pas attendre que je ſois plus favorable à la purgation qu'à la ſaignée, puis que l'excez de l'vn, n'eſt pas moins pernicieux que celuy de l'autre ; en effet que peut-on eſperer de bon des drogues, qui ſont infectées d'une qualité maligne, & que l'on corrige, & doze pour cette raiſon ſi exactement, qu'amoins d'y eſtre fort circonſpect, un remede purgatif peut tuër le meſme

jour ce qui selon Hippocrate est un mal-heur deplorable : marque evidente que les purgations n'agissent que par acrimonie, & irritation, ennemie de nature, & ne different du poison, que du plus ou du moins. Ce qui se prouve encore par la furieuse puanteur, que rendent les excremens expulsez par vne medecine, qui ne s'aperçoit point aux selles ordinaires. Et il ne faut pas alleguer que cela procede de l'efficace du remede, qui chasse les humeurs corrompuës : car si cela estoit, la mesme puanteur ne se rencontreroit pas aux excremens d'une personne saine, purgée sans necessité ; & cependant qu'on purge deux personnes d'un mesme remede purgatif, dont l'une soit rem-

Hipp. lib de med.

plie apparemment de mauvaises humeurs, & l'autre fort bien constituée, il arriuera que les deux feront des matieres presques semblables en substance, en couleur, & en puanteur ; ce qui fait voir clairement que les purgatifs fondent les chairs, & impriment leurs mauvaises qualités aux humeurs, qu'ils vuident, d'où vient cet odeur, fœtide qui en resulte.

Cela estant ainsi, on peut asseurer avec verité, que les frequents purgatifs enuieillissent le corps, en evacuant avec l'humeur superfluë, une partie du beaume radical, qui est la substance de nostre vie, & affoiblissent les parties nobles; ce que Plutarque declare, & confirme par une fort gentile comparaison ; lors qu'il dit que les

Plut. lib. de præcept. salutarib.

les remedes qui laſchent le ventre, corrompent, & liquefient les entrailles, qu'elles font plus de ſuperfluités qu'elles n'en vuidẽt;de façon qu'en l'vſage de ce remede il arriue le méme change que celuy-cy : comme ſi par exemple quelque ville de France,ennuyée d'une garniſon Françoiſe la chaſſoit, pour remplir la place d'Eſpagnols, ou de Turcs : ainſi ceux-là ſe trompent lourdement,qui chaſſent & vuident les humeurs familieres au corps par des remedes infectez d'une qualité eſtrangere, qui ont beſoin eux-mémes d'eſtre corrigez. Hippocrate a eu la méme opinion des purgatifs; puis qu'il les a appellez des venins. Auicenne Medecin Arabe n'a pas eſté d'autre ſentiment,lors qu'il

aſſeure

asseure qu'il ny a rien qui trauaille tant la nature, que l'vsage frequent des purgatifs. Celse Medecin Romain est de cét aduis là, quand il dit qu'en se purgeant souvent, le corps contracte vne mauvaise habitude, & ne prend pas nourriture. Galien n'y contrarie pas, puis qu'il declare que le frequent vsage des medicamens purgatifs donne une tres mauvaise impression aux entrailles, qui ne peut pas estre autre chose qu'une intemperie chaude, seche & brûlante laquelle est ineffaçable: & par-là il est certain que ces grands aualeurs de medecine font comme ceux qui mettent le feu dans la maison, pour en oster les balieures. Aussi croisje que c'estoit de cette practique qu'entendoit parler un vieux

vieux Macrobe Lacedemonien, lors qu'eſtant interrogé, qu'eſt-ce qui l'avoit fait vivre ſi long temps, il reſpondit, que c'eſtoit l'ignorance de la Medecine.

Mais poſons le cas, que les purgatifs ne produiſent point de ſi mauvais effets, doit-on s'opiniaſtrer à l'vſage d'un remede qui n'oſte point la cauſe du mal, & n'efface point la mauvaiſe diſpoſition des parties, qui fourniſſent inceſſamment une nouvelle matiere aux maladies, de façon qu'il ſe trouue que c'eſt toûjours recommancer : car bien loin que les maladies ſe déracinent par ce moyen, elles ſe rengregent davantage. La raiſon de cela eſt, que le detraquement des parties nobles eſt toûjours accompa

compagné de quelque debilité & intemperie, qui ne se corrige point par cette voye ; elle se rebelle plutôt à tout autre remede qu'au vray specifique, qui la dompte peu à peu avec le temps. Et bien que les medecines vuident quelque mauvaise humeur ; la cause qui la produit restant pour gage, & pour levain, il ne faut pas attendre autre chose qu'une nouvelle reproduction de semblables humeurs : ce qui oblige à reïterer les mémes remedes avec autant de succez qu'au paravant. C'est dequoy me peuvent estre garents ceux, qui ont passé par cette éramine, à moins que par une complaisance toute extraordinaire, ils ne veuillent dissimuler leur griefs.

Que si l'on s'opiniastre à cet-

te

ce rude methode, il arrive quelquefois, & pour fort peu de temps du soulagement ; mais qui à le bien prendre est contrainct, cruël & trompeur ; parce qu'il ne procede que de ce que les parties n'ont plus un sentiment si exquis, ayant osté les forces à la nature, qui par consequent ne peut pas resister si vigoureusement, qu'elle faisoit, à la cause du mal, ny trauailler à la chasser & dompter. Aussi elle est contraincte de dissimuler, & de quitter la partie jusqu'à une autre fois ; d'autant que par ces evacuations inutiles si souvẽt reïterées, il s'est dissipé quantité d'esprits, & de chaleur naturelle, qu'il faut que la nature repare par des nouveaux alimens, & en suitte elle reuient aux mains avec son ennemy

nemy, qu'elle combat avec plus de difficulté qu'auparavant, tant à cauſe de la diminution de ſes forces, que de l'opiniaſtreté du mal, qui a pris de plus fortes racines. On void par là qu'il n'y a rien de ſi pernicieux dans les maladies, que quand le Medecin ſe contente de la ſeule evacuation, ſans pouſſer ſa poincte juſques à une heureuſe fin, qu'il ne peut pas atteindre par ce moyen, puiſque ſon procedé ne butte qu'à ſatisfaire tellement, quellement, & ſe rendre neceſſaire, pendant que le malade demeure dans le même danger, qui continuë tant que cette mauvaiſe diſpoſition perſiſtera.

Quoy que cette pernicieuſe impreſſion des parties ſe remarque

que bien presque en toutes les maladies; elle paroit pourtant mieux aux fievres intermittentes; leur bizarrerie & leur longueur faisant connoistre manifestement qu'outre l'intéperie ordinaire,les obstructions,& les humeurs pourries qui exigent à la verité au commancement les remedes generaux compris dans la saignée & purgation; il y reste le plus souvent quelque chose d'extraordinaire qui est different du reste, & en quoy consiste l'ame,& l'essence de la maladie, que l'on peut comparer en quelque façon, à ce que j'ay allegué cy-dessus, qu'Hippocrate appelle quelque chose de Divin, bien qu'il ne produise point des accidens si funestes ny si violens. C'est n'eantmoins

quelque chose d'occulte, de caché & d'inexplicable, qui est attaché aux parties nobles, & aux autres necessaires aux fonctions de la vie, & qui destraque entierement toute l'économie naturelle. Galien l'a reconneu sur ses vieux jours, parlant des fievres intermittentes, lors qu'il dit, que le retour des fievres ne manque point de paroistre à poinct nommé, tant que la disposition des parties qui engendrent les excremens persiste. C'est pourquoy le mesme Galien prescrivant la cure de ces fievres, asseure que le principal but du Medecin dans la guerison, doit estre la correction de cette disposition; autrement si l'on manque à cet article, il arriue souvent qu'apres que la fievre est termi-

Gal. 2. de differ. febr. c.17.

Gal. lib. meth. & 1. artis ad Glau. con.

terminée, il ſuccede une maladie pire que la premiere, comme cachexie, Jauniſſe, & hydropiſie: outre cela on voit au contraire que ces fievres intermittentes ſe gueriſſent ſouvent par des remedes particuliers, bien que le corps fût rempli d'ailleurs de quantité d'impuretés, auſquelles on n'avoit point pourveu par la ſaignée, ny par la purgation. Ne void on pas encore tous les jours que juſques aux femmelettes idiotes gueriſſent de ſemblables fievres, ſans autre myſtere, pour ne point parler du china-china, & d'autres celebres ſpecifiques, qui ne reuſſiſſent pourtant pas toûjours, à cauſe de la difference des conſtitutions, mais qui ont fait paroiſtre la verité de ce que ie dis, par pluſieurs

bons ſuccez. Si donc apres avoir vuidé les humeurs corrompuës que l'on croyoit eſtre le levain de ces fievres, elles n'ont pas laiſſé de perſeverer avec les meſmes accidens, & quelquefois pires ſi au contraire on guerit ſans toucher à cette pretenduë cauſe, c'eſt vne marque infallible qu'elle eſt innocente du mal, dont on l'accuſe.

Ie crois que cela doit ſuffire, pour faire voir les pernicieux effets de l'uſage exceſſif de la ſaignée, & de la purgation, & quel tort ſe font ceux qui les experimentent par une trop grande deference, qu'ils] ont pour des perſonnes qui abuſent de leur credulité. Ie m'explique auſſi, s'il me ſemble, aſſez bien, quand ie parle d'ex-

cez, mon dessein n'estant pas, comme j'ay dé-ja dit, de retrancher de la Medecine ces deux souverains secours, & si salutaires, dont l'usage moderé, est entierement necessaire, dans les commencemens des maladies, pour dégager la nature oppressée, & luy procurer la disposition necessaire à l'expulsion du fardeau, qui la surcharge. Mais aussi je soûtiens que l'axiome d'Hippocrate, qui dit, que tout ce qui va dans l'excez est ennemy de nature, se doit entendre particulierement de ces deux remedes; & je diray bien plus, sans leur faire tort, qu'ils doivent estre appellez des maux necessaires. De sorte qu'on peut icy alleguer la mesme raison qu'un certain, à qui on demandoit

Hipp. 2. Aph. 51.

pourquoy il avoit pris une si petite femme; il respondit en raillant, que d'un méchant morceau il en falloit prendre le moins que l'on pouvoit : de mesme on peut dire en cette rencontre serieusement & sans raillerie; que d'un mauvais remede, quoy que necessaire, il en faut user le moins que l'on peut.

Ie laisse maintenant à juger si ceux-là ne sont pas cruels à leur propre chair, qui sans advis de Medecin ont recours dãs leurs indispositions à ceux qui vivent de l'exercice, & de la debite de ces remedes; lesquels estant d'ailleurs du tout ignorans, pour la plus part, dans la cognoissance des maladies, bouffis cepandant d'une presomption insupportable, donnent

nent le plus ſouvent du fiel, pour du miel à leurs malades: ce qui ne les doit pas ſurprendre, puis qu'ils ne peuvent pas receuoir aucune ſatisfaction de ces gens-là que conformement à leur capacité, & à la connoiſſance qu'ils ont des maux, la qu'elle neantmoins doit preceder les cures legitimes, eſtant tres-vray qu'on ne ſçauroit guerir une maladie qu'on ne connoit point;ce qui eſt confirmé par la doctrine d'Hippocrate qui aſſeure que le Medecin qui eſt capable de connoiſtre, eſt capable auſſi de guerir. Mais je vous prie, qu'elle ſuffiſance, & connoiſſance peut-on attendre des gens qui ont employé le plus beau de leurs jours, & les plus propres à l'eſtude ; à battre le mortier, ou à relever *Hipp. lib. de arte.*

des

des mouſtaches : neantmoins ils n'ont pas entierement perdu leur temps dans cet exercice, puis qu'ils y ont acquis une ſi grande opinion d'eux-mémes, qu'on peut avec raiſon qualifier avec Ariſtote, du nom d'arrogance, lors qu'on ſe figure d'eſtre plus habile qu'on n'eſt pas, ce que Galien appelle auſſi un deffaut incorrigible, quand il eſt meſlé avec l'ignorance ; qu'ils ont neantmoins pouſſée ſi avant qu'ils s'eſtiment plus ſçavans que Socrate, qui diſoit ne ſçavoir autre choſe, ſinon qu'il ne ſçavoit rien ; mais ceux-cy eſtans d'une autre merite, croyent d'en ſçavoir plus que leurs Maiſtres, puiſqu'ils ſont ſi ſages à leurs yeux, qu'ils n'eſcoutent ny conſeil ny correction : bien loin de cela

Ariſt. 3. Ethic
Gal. 2. m. m.

ils

ils donnent & ordonnent des remedes de leur propre mouvement, ce qui n'est pas fort difficile, comme dit Galien; mais pour qu'elle raison il le faut faire, cela n'appartient qu'a un Maistre de l'art. C'est ce qui obligea Aristote de dire un jour à un semblable personnage: *Il t'est bien facile de donner du miel ou de l'Hellebore, mais à qui, & quand, & combien; il est aussi difficile de le sçavoir & s'en acquitter à propos, que d'estre bon Medecin.* Encore s'ils en demeuroient là, on le pourroit passer soûs silence, mais ils portent plus avant leur audace effrontée, lors qu'ils s'ingerent à reformer les ordõnances-mémes des Medecins: par où on reconnoit la verité d'un Poëte Latin, qui dit, qu'il

Gal. lib. 3. & 9. meth. med.
Arist. 6. Rhetthor. ad Theodat.

Terẽtius. qu'il n'y à rien de plus injuste qu'un ignorant ; & on void à mesme temps la patience des Medecins, qui suivant l'opinion d'un ancien Philosophe *Pythagora.* en doivent estre plus estimez, s'il est vray ce qu'il dit ; que c'est une marque d'une grande science, de souffrir l'ignorance des autres. Estans venus si avant on ne doit pas s'étonner s'ils raisonnent sur le poux, où ils entendent autant pour la plus part que Raclet dans l'Institut, puis qu'un bon Medecin est obligé d'employer toute sa vie, pour y acquerir une parfaite connoissance, par le témoignage de Galien méme. *Gal. l.1.de dign. puls.* Ce desordre s'est glissé, & accreu de jour en jour dans la profession, par la lache complaisance de plusieurs Medecins,

cins, qui essuyent maintenant ce mespris en recompense, & se sont rendus par là plus ridicules que les Anciens du Paganisme, dans leur feste des Saturnales, où les valets deuenoient Maîtres; parce que dans cette ceremonie, la feste estant passée, chacun revenoit à son devoir. Mais icy c'est vne feste perpetuelle pour ces Maistre-valets, de laquelle ils se prevalent si commodement, qu'ils supplantent à toute rencontre les Medecins, dont ils tachẽt, d'amoindrir le merite, & diminuer le credit & la necessité, pour advancer leurs interests : ce qui leur reüssit assez bien, ayants à faire avec vn peuple fait à leur badinage, qui n'agit que par ses phantaisies, qui ne suit que ses inclinations grotesques, qui

n'adore que ses erreurs, ne s'arrette que sur quelques apparences, qui n'ont aucune verité, & qui peut estre pour la plus-part s'estiment indignes de vivre, puis qu'il en mesprisent les moyẽs. Ce qu'ils font paroître visiblement par leur procedé déraisonnable ; car s'ils faisoient tant soit peu de reflexion sur la profession des personnes qu'ils vont consulter, ils iugeroient que chacun d'eux tire ses indications de sa commodité, & propose des remedes puisés de son industrie; pour preuve de cela, qu'un malade par exemple, s'adresse à vn Chirurgien, il luy dira d'abord qu'il a besoin d'estre saigné plusieurs fois, ventousé & cauterisé ; remedes qui sont capable d'ébransler la santé la plus ferme.

ferme. Si le malade eſt mal ſatisfait de cét aduis, ce que l'on dit eſtant tres vray, qu'un miſerable ſecours rend le mal plus miſerablement ſupportable ; qu'il ait encore recours à l'Apotiquaire, il ne manquera pas de luy dire qu'il doit eſtre purgé & repurgé par apozemes, vſer d'emulſions, d'opiates, & d'autres fatras qui ſont fort propres à deſtraquer & alterer la conſtitution la plus forte. Apres cela il ne manque rien plus au malade que d'envoyer querir ſon Cordonnier, qui luy fera entendre, qu'il luy faut faire un paire de bottes. Mais, raillerie à part, c'eſt un eſtonnement ſurprenant, de voir que les hommes ſoyent ſi attachez à leurs intereſts, & ayent un ſi grand ſoin non ſeulement

de conserver leur bien; mais aussi de l'augmenter, & qu'ils tiennent si peu de conte de leur santé. Certes il faut bien advoüer avec Scaliger, que les hommes ne voyent qu'obscurement dans les petites choses, sont aveugles dans les mediocres, & manquent de sens commun dans les importantes, comme l'on peut voir dans cette rencontre, puisqu'ils negligent si fort leur santé, où consiste la principale felicité de la vie, suivant ce que dit Athænée parlant de ce rare thresor: „ O santé (dit-il) que tu es heureuse, lors que tu parois, l'agreable prin-temps rayõne de „ graces; sans toy personne n'est „ heureux. En effet la moindre interruption est le plus fâcheux rabat joye qui nous puisse

Atha. ex Ari. phr. poë a Sicyō de sanit.

ſe arriver. Lucien l'a bien entendu de la ſorte lors qu'il a dit, qu'il eſt toûjours neceſſaire de ſe bien porter au matin, à midy,& ſur le ſoir. C'eſt ce qui a obligé Hippocrate entre pluſieurs preceptes, qu'il a donnez pour conſerver la ſanté,d'y adjouſter encore celuy-cy : Il faut (dit-il) qu'un hom-„ me prudent ſoit perſuadé que „ la ſanté eſt tres pretieuſe, auſſi „ doit-il employer tous ſes ſoins, „ pour recevoir le meilleur ſervi-„ ce qu'il pourra dans les mala-„ dies. Quel Jugement peut-on donc faire maintenant de ceux qui s'addreſſent en ces neceſſitez à des perſonnes qui n'ont aucune connoiſſance dans la Medecine,que celle qu'ils s'attribuent eux meſmes par leur opinion ? Ne doit-on pas dire

Hipp. lib. de ſalub. diæta.

qu'il y à de la folie en eux, de vouloir philoſopher par deſſus Hippocrate.

Mais, pour achever cette matiere, il me reſte encor deux raiſons à alleguer, qui feront voir que le peuple laiſſe tromper ſon jugement par une môntre exterieure & ſurprendre par vne apparence trompeuſe : la premiere donc qui entraine le peuple, & le fait tomber dans le paneau de ces habiles gens, eſt la belle parade des boutiques remplies de boëtes & de pots bien ſouvent vuides, ou bien remplis de medicamens moiſis, qui ne ſervent à rien, & quand ils feroyent les plus recens, ils ne ſont bons qu'à guerir de la galle, encore ne reüſſiſſent-ils pas toûjours. La ſeconde raiſon qui perſua

persuade le peuple, & gagne sa confiance, est la temerité qu'ils ont de rendre raison aux malades de leurs incommoditez, de proposer des remedes *ab hoc* & *ab hac*, & si par hazard ils reüssissent, comme il peut arriver quelquefois dans des legeres maladies, que l'on peut mettre au nombre de celles, dont parle Hippocrate, qui ont eu de la bonne fortune, & où la nature feroit mieux si on la laissoit agir, le peuple prend de là occasion de dire qu'ils en sçavent autant que des Medecins ; sans considerer qu'il n'y a pas grande merveille que des hommes doüés de raison qui frequentent perpetuellement les maistres du mestier, profitent de leur compagnie, & s'instruisent dans la *Hipp. lib. de arte.*

theorie & practique de l'art: puiſque ſi les beſtes brutes ſont bien diſciplinables, & ſi on apprend à parler aux pies & aux perroquets, à plus forte raiſon des hommes peuvent prẽdre quelque teincture d'une profeſſion par la frequentation des experts. Mais comme on ne dira pas que le jargon des oyſeaux inſtruits, ſoit ſemblable à la parole d'un homme; auſſi ne doit-on pas faire comparaiſon de l'importun babil des Chirurgiẽs, & des Apotiquaires au raiſonnement judicieux des bons Medecins, non plus que de la practique des uns à celle des autres. Car ſi par hazard une vache en marchant ſur le ſable forme quelque lettre, on ne dira pas pourtant qu'elle ſçache écrire.
Mais

Mais le peuple ignorant se paye fort volontiers de cette monnoye ; aussi en est-il recompensé comme il merite : ce qui arrive assez souvent lors qu'on a recours en des maladies espineuses à des Apotiquaires & des Chirurgiens, qui ne voyãts goutte, non plus que des taupes en semblables rencontres, traitent leurs malades à la fourche, & pour un mal, qu'ils pretendent de guerir, ils leur en font naistre trois ou quatre autres, pour remercîment de l'estime qu'on a eu d'eux. De sorte que les malades reconnoissans leur beveuë, sont contraints de demander du secours à ceux qu'ils ont negligé, qui devroyent agir avec eux, comme faisoit autre fois un jouëur d'in-
strumens.

ſtruments ; qui lors qu'on luy adreſſoit des eſcholiers qui avoyent eſté mal inſtruits, demandoit double payement, l'un pour leur faire oublier ce qu'ils auoyent mal appris, & l'autre pour leur apprendre ce qu'ils ne ſçauoyent pas. De meſme, raiſonnablement parlant, on devroit donner double payement à ces derniers Medecins, l'un pour corriger le dommage que les malades ont reçeus des medicamẽs mal adminiſtrez,& l'autre pour les guerir de leur premiere maladie ; y ayant effectivement beaucoup plus de peine,à oſter la mauvaiſe impreſſion que les remedes,donnez mal à propos ont fait dans les parties nobles, qu'à combattre la maladie qu'on avoit auparavant. Car

comme

comme dit Galien, le ſujet ſur lequel le Medecin travaille, n'eſt pas baſti de cuir, ny de bois, où les fautes puiſſent eſtre reparées ſans beaucoup de difficulté. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que le meſme Galien adjoûte qu'Hippocrate appelle le Medecin l'ayde de la nature: Celuy, dit-il, qui eſt vrayement Medecin, & non un chetif Apotiquaire : car bien loin qu'il doive eſtre appellé ayde de la nature, au contraire on le peut faire paſſer avec juſtice pour ennemi de la nature & du malade. Ie n'en diray pas d'avantage de crainte qu'on ne croye que ma plume eſt emportée par ma paſſion, que l'on ne doit jamais faire paroitre ny éclatter contre ſes inferieurs, ſuivant le precepte que donna

Gal. com. in l. 1. Aph.

Gal. commen. 3. lib. de alim.

donna autrefois Ariſtote à Alexandre le grand.

Il eſt plus à propos de changer de ſujet & paſſer à une autre matiere, puiſqu'il ne ſuffit pas de découvrir l'erreur, il faut encore à meſme temps propoſer une droite & veritable voye de guerir, qui ſoit plus utile au public, & plus amie de nature, qui ne veut point étre travaillée par des remedes qui épuiſent les forces. J'appuyeray mon ſentiment ſur un fondement inébranlable qui a déja eſté poſé & reconnû pour
Hipp. tel par Hippocrate, lors qu'il
6.Ep. aſſeure que la nature guerit les maladies, & que ſans avoir eſté enſeignée par aucun maiſtre, fait ce qu'il faut faire, trouvant pour cét effet des voyes, qui nous ſont inconnuës, par leſquelles

quelles elle se secouë du fardeau qui l'accable. Quelques-uns estiment que cette nature est une certaine substance qui se meut d'elle-mesme, & reside dans les corps qui en sont gouvernez. Cicerõ dit que ce n'est autre chose qu'une certaine force, qualité, & vertu sans raison, qui excite des mouvemens necessaires au corps : les autres disent que c'est un esprit, ou une chaleur innée qui procede du meslange des premiers Elements, & qui vit dans les parties spiritueuses charneuses & solides du corps, & ainsi ce seroit ce que nous appellons la chaleur naturelle ; ce qui est vray-semblable : car nous voyons que les enfans, qui sont les mieux partagez de cette chaleur, comme estans plus proche

Cicero lib. 2. de natur. deor.

proche de leur principe de vie exercent beaucoup mieux leurs fonctions que les plus advancez en âge, & sortent aussi des grandes maladies, où les autres succombent. On doit donc inferer par les bonnes qualitez, & par les dons advantageux de la nature, quelles doivent estre les fonctions du Medecin dans le combat, qui se void entre cette nature & la maladie; c'est à dire, qu'il doit estre Spectateur, & ne rien entreprendre, lors que (comme dit Galien) la nature opere bien à propos: Imitateur lors que voyant la nature tardive à disposer les matieres qui sont le levain de la maladie, il la prepare luy-mesme, pour la vuider, & Acteur ou Ayde, lors que la nature tachant de se dégager de

de son embarras, le Medecin luy fraye le chemin & luy donne le secours necessaire. Mais si on examine bien de prés en quoy consiste le veritable secours du Medecin, il se trouvera que c'est le plus souvent à donner des forces à la nature, au lieu de l'épuiser par les saignées & par les purgations; & pour le faire voir, je ne repeteray pas la methode qu'il faut tenir dans la cure des fievres malignes, ce qui en a esté dit estant suffisant pour éclaircir la difficulté. Ie m'arresteray seulement sur le traitement qu'on doit faire aux fievres, communement appellées, continuës & essentielles, où il n'y a pas une grande apparence de malignité. Ie soustiens donc qu'apres avoir pourveu à la

plenitude ſi le ſujet en eſt ſurchargé, par quelques ſaignées dés le premier commencement de la maladie; & à la cacochymie ou impureté des humeurs, ſi elle s'y trouve par quelque legere purgation minorative, dés qu'il paroît quelque coction aux vrines; il ſe faut arreſter là, & ne s'opiniaſtrer point à battre la nature en ruyne, en continuant les evacuations, qui oſtent peſle meſle le bon avec le mauvais. Outre qu'on doit avoir du regret de prodiguer des remedes ſi ſalutaires, qui produiſent des effets tout contraires quād on en uſe mal. C'eſt ce qui eſt confirmé par Hippocrate par ces paroles: *Tous les remédes ſoulagent, & profitent, parce qu'on s'en eſt bien ſeruy & à propos:*

Hipp. lib. de Arte.

pos:

pos : & ceux qui nuisent, nuisent parce qu'on s'en est mal servi. Il est hors de doute, qu'on n'en use pas bien puis qu'on oste les forces à la nature, lors qu'elle en a le plus de besoin, ce qui se void par la nature & par l'essence de la fievre, qui n'est autre chose qu'un combat de la chaleur naturelle avec une chaleur étrangere, allumée dans les veines & communiquée au cœur, laquelle estant contre nature, ne peut estre vaincuë & surmontée que par vn effort de la chaleur naturelle, qui pour cét effet doit estre fortifiée. Aussi c'est ce qu'Hippocrate enseigne, lors qu'il dit que la nature éguillonnée, & irritée mônstre manifestement aux gens du mestier ce qu'il faut faire. *Hipp. lib. de Arte.*

On void donc en cette rencontre une chaleur étrangere qui tache de deſtruire & d'éteindre la naturelle : peut-on mieux empeſcher cét accident qu'en fortifiant la naturelle par l'ayde d'un remede convenable, afin qu'elle puiſſe non ſeulement ſouſtenir le choc qu'elle reçoit : mais auſſi repouſſer vigoureuſement les aſſauts que luy donne ſon ennemie ; & demeurer enfin victorieuſe. Cette methode eſt ébauchée dans Hippocrate quand il advertit qu'on doit ſçavoir comme il faut diminuër les forces de ceux, qui en ont par leur forte conſtitution; & comment il les faut augmenter aux foibles, par l'art, ſelon que chaque occaſion ſe preſente. Puiſque donc les ſaignées

Hipp. lib. de diæta.

gnées faites au commencement, pendant que la nature estoit forte (maxime fort legitime & approuvée pour satisfaire aux deux principaux buts de la saignée, à sçavoir à la grandeur de la maladie & aux forces,) n'ont de rien servi : qu'elle apparence y a t'il que ce remede soit utile dans la suitte de la maladie, lors que les forces sont diminuées & que la nature travaille à dompter la cause du mal. Certes si ce qu'a dit Hippocrate, qu'il faut practiquer deux choses dans les maladies, c'est à dire ayder, & ne point nuire, si (dit-je) cét aduis à lieu, c'est en cette rencontre qu'il le faut practiquer. D'ailleurs bien que cette grande & excessive chaleur ne doive pas estre ne- *Hipp. 1. Ep. & lib. de affect.*

gligée dans les fievres, on n'y doit pas pourtant attacher tous ses soins, cette intemperie n'estant pas la plus puissante cause du mal, comme Hippocrate l'a fort bien reconnu, lors qu'il à parlé de la sorte : *I'estime* (dit-il) *que le froid & le chaud sont des qualités, qui n'ont point de pouvoir sur le corps.* Il nous monstre par là qu'il ne faut pas tant avoir d'égard à cette chaude intemperie & ebullition des esprits, qui paroist par les accidens, qui accompagnent la fievre continuë, qu'à la cause premiere, qui est le foyer, d'où s'éleve cette chaleur, laquelle cause estant une fois corrigée, l'effet ne s'ensuit plus : autrement il se forme un levain, d'où s'éleve cette chaleur avec une humeur

Hipp. lib. de veteri Medicinæ.

meur pourrie,qui acquiert par le ſejour & par la chaleur continuelle,une corruption qui approche de la malignité : d'où vient que quelquefois au commancement les fievres ne font paroiſtre aucune malignité , qui ſe fait en ſuite manifeſte par des ſignes evidens : & alors il ne faut pas eſperer de ſoulager le malade par des ſaignées ny par des purgations : car la juriſdiction de ces remedes ne s'eſtend pas juſques là, comme j'ay déja fait voir, parlant des fievres malignes. Mais poſons le cas que la ſaignée ne ſoit pas entierement contraire , & qu'on puiſſe apporter du ſoulagement par cette voye ; ne vaut'il pas bien mieux ſuivre l'advis d'Hippocrate , qui enſeigne formellemẽt que quand *Hipp. lib. de Artic.*
la

la guerison se peut procurer par des divers moyens, qu'il faut toûjours se servir de celuy, qui est le moins fâcheux, & le plus seur, puis qu'en ce procedé le Medecin fait paroistre qu'il est homme de bien, & qu'il n'a pas dessein de tromper le peuple. Or qu'elle comparaison y a-t'il d'une practique qui soulage aux dépens des forces, ce que l'on void par le long espace de tẽps, qu'il faut employer à se remettre apres les maladies, ce qui est un inconuenient, qui vient plustost des grandes évacuations qu'on a faites, que des maux qu'on à soufferts; outre les pernicieuses suittes que cette rude methode entraine souvent apres elle : avec l'usage des remedes Cardiaques, qui corrigent l'intemperie sans incommo

commodité, & sans affoiblissement du corps. Il n'y a asseurement personne bien sensée, qui ne choisisse plustost la derniere voye, que la premiere.

Ie ne doute pas qu'on ne m'objecte pour difficulté, qu'il est impossible de secourir la chaleur naturelle en cette rencontre, qu'à mesme temps on n'augmente la chaleur estrangere, qui est cause de la fievre; parce que, dira-t'on, les remedes, dont on se sert, doivent estre chauds, & que c'est jetter de l'huyle dans le feu, qui enflãme d'avantage les esprits, & débauche beaucoup plus les humeurs. Mais il est facile de respondre à une objection si mince, en faisant la mesme replique que fit Iesus Christ aux Juifs qui contrarioyent sa do-

ctrin e,

ctrine lors qu'il leur dit, qu'ils erroyent, ne ſçachans pas les Eſcritures:de meſmes en cette rencõtre(ſans neantmoins faire comparaiſon des choſes ſaintes avec les prophanes)on peut reſpondre à ces gens-là, qu'ils errent, ne ſçachant pas ce que c'eſt de la doctrine ſpagyrique, pour n'avoir pas beû dans la coupe de l'eſprit, dont parle Mercure Trimegiſte, & qui ſont du tout ignorans dans la preparation des vrays remedes ; ie veux dire les chymiques, qui ſont les ſeuls qui font honneur à la Medecine, & qui malgré l'envie, la calomnie, & la couſtume tyrannique du ſiecle, ne laiſſent pas de relever les intereſts de l'Art,qui gemit ſous vn joug ſi iuſupportable : ils font paroître euidemment par

par leurs bons effets, que cette chaleur si effroyable, qu'on a imprimé dans l'esprit du peuple, n'est qu'une Chimere, & une imaginatiõ creuse, pour ne pas dire malice de ceux qui les veulent décrediter, pour faire valoir les communs, qui, à les peser dans la balance de Iustice, sont beaucoup plus chauds, comme ie feray voir dans la suitte de ce discours. Mais pour repousser premierement l'injure que l'on fait aux remedes chymiques, & soustenir leur innocence affligée, ie me sens obligé de declarer ce que c'est que ce terme, qui effraye les simples & les bonnes gens.

Ce mot, *Chemique*, ne mônstre autre chose que son antiquité, tirant son origine de Cham, l'un des fils de Noë, qui

qui fût le premier qui cultiva l'Egypte, où il bastit la Ville Chemis, inventa cét art, & fit son fils Osiris Roy de ce païs; de sorte que cette science se communiqua parmy les Egyptiens; qui ont instruit Moyse, qui n'auroit jamais peu brûler, ny reduire en poudre le veau d'or, s'il n'eût esté tres bien experimenté dans la Chemie. Cette science fût portée en Grece, par Æsculape; qui apres avoir fait miracle sur Hippolyte, fils de Thesée, fût adoré comme un dieu. Podalire, & Machaon, ses fils, sont venus apres luy; en suitte le divin Hippocrate, qui témoigne dans toutes ses œuvres avoir esté bien versé dans cét art de Chemie; car dans son traité de l'ancienne Medecine,

ne, & dans plusieurs autres il ne parle que de diverses mixtions du salé, de l'amer, & de l'insipide, où il détruit l'opinion de ceux, qui attribuent aujourd'huy les causes des grands changemens qui arrivent dans les corps humains, aux premieres qualités, lors qu'il dit, que ce n'est ny le froid, ny le chaud, qui font ces grandes alterations, mais plûtot l'amer, l'acide, & le salé, qu'il appelle du nom de *Puissances*, & qui sont tirées des principales matieres, sur lesquelles les Chemiques travaillant. Il est vray que cét art est venu à decliner du temps de Galien, qui six cens ans apres Hippocrate témoigne n'en avoir rien connû; car il avoüe ouvertement, que s'il pouvoit trouver quel-

qu'un qui luy enſeignât à ſeparer ſeulemant les diverſes parties du vinaigre, il l'iroit chercher juſques au bout du monde. Il faiſoit voir par là, que le defaut d'artiſtes de ſon temps, & non pas l'adverſion qu'il avoit pour un ſi bel art, & ſi utile à la Medecine, a eſté cauſe qu'il n'en a pas eu la connoiſſance: cepandant il n'a pas laiſſé de s'étendre parmy les Medecins Arabes, qui ſont venus long temps apres Galien, qui ont adjoûté au mot de *Chemie*, celuy de *Al*, qui ſignifie ſel parmy les Grecs, & a eſté meſme exercé par leurs Roys. La Chemie enfin eſt parvenuë aux Latins, & aux autres natiõs, qui l'on cultiuée de temps en tẽps. Mais entre ceux, qui y ont excellé ça eſté Paracelſe en

Alle

Allemagne, qui à esté un des plus grands genies, que le nature ait produit. Nous avons eu en France les doctes Fernel, & de la Riviere, qui bien que zelés pour la doctrine d'Hippocrate, & de Galien, ayants reconnu les defauts monstreux de la Medecine commune, se perfectionnerent dans la preparation des remedes chemiques, & ont par là, merité la charge de premiers Medecins de nos Roys. Nous voyons encore aujourd'huy que Monsieur Valot, qui occupe si dignement cette place, outre les lumieres qu'il a dans la Medec'ne commune, s'est signalé par la parfaite connoissance qu'il a des preparations chemiques, ayant fort bien reconnû, que sans elle il est im-

poſſible, quelque ſçavant & habile que l'on ſoit, de poſſeder le legitime titre de Medecin.

Il y en d'autres, qui ſe ſervent du mot de *Chymie* qu'ils tirent du mot Grec χυμὸς, qui ſignifie ſuc; mais quoyqu'il en ſoit, c'eſt un terme, qui ne veut dire autre choſe, que l'art de préparer les medicamens par diſſolution qui eſt la voye la plus excellente & la plus parfaite puis que pareillement on eſpure & dévelope tous les corps mixtes des excremens, dont la nature les a embarraſſez, ne nous donnant rien de pur, & tout ce qui ſort de ſon ſein, eſtant meſlangé de craſſe, que l'art chymique ſepare le mieux qu'elle peut. De ſorte qu'à proprement parler, les

les remedes chymiques ne sont autre chose que des medicamens preparez & corrigez : artifice qu'on a apporté de tout temps, avant que les mettre en usage, les Apotiquaires mesmes les preparans à leur mode, c'est à dire grossierement sans y faire beaucoup de façon, & les chymiques delicatement ; qui est la cause pour laquelle on court sur ces derniers avec d'injures, parce qu'ils sont mieux preparez que les communs. Et comme les meilleures preparations sont les plus difficiles ; aussi se trouve t'il fort peu de bons ouvriers qui y reussissent ce qui est la cause que le parti des veritables chymiques est plus foible ; le plus grand nombre estant toûjours le plus fort.

On void neantmoins par là qu'il n'y a pas sujet de tant crier contre les remedes chymiques, de quelle façon qu'ils soyent préparez & appellez, pourveu qu'ils produisent de bons effets. C'est pourquoy Galien à raison de se plaindre de l'usage inutile des noms & des mots, & conseille de travailler aux veritables ouvrages de l'art, & de laisser là des choses si frivoles : il reïtere la mesme chose ailleurs, où il'enseigne de nous attacher à la science des choses, & non à l'usage des mots. *Car* (dit-il(*ceux qui s'arrestent aux noms dans les operation de l'art, sont tres ignorans* ; parce que (dit le mesme Galien).il n'arriuera nul inconvenient ny dommage par le remede, de quel

Gal. l. 1. de simpl. med. fac. cult. c. 25.
Gal. lib 1. de differ. pul. c. 1.
Gal. lib. de Antid. c. 9.

quel nom qu'on l'appelle si l'on ne fait point de faute en sa preparation; si bien que ie conclus, que ceux-là sont mal fondez qui s'allarment lors qu'on leur parle des remedes chymiques, & tombent dans un estonnement aussi grand que s'ils avoyent veû la teste de Meduse. Mais s'il y a quelque defense qui mette à couvert les remedes chymiques de la calomnie, ce sont asseurement les bons & innocens effets qu'ils produisent,& qui sont bien differans de ceux qui suivent l'usage des remedes communs; estant asseuré qu'une infusiõ de sené échauffera, alterera & inquietera plus qu'un remede chymique, bien preparé, que l'on doit prendre de la main de

quelque personne experte & approuvée, si l'on desire d'en ressentir les bons effets qu'ils promettent: & non pas du premier venu ou d'un saltin bangue, qui gastēt le mestier, & qui sont la cause que les bons remedes n'acquierent pas l'estime qui leur est deüe; ce qui arriueroit infailliblement, s'ils n'estoyent pas d'écriez par d'autres mal preparez, & qui produisent des mauvais effets: ce que dit Hippocrate, estant tres vray, que d'une mauvaise chose il n'en peut pas arriver du bien, ny plus ny moins que d'une bonne chose il n'en peut pas venir du mal. Bien loin donc qu'on se doive défier des remedes chymiques bien preparez: au contraire ils sont beaucoup plus innocens que les

Hipp. lib. 2. de morbis.

leſcommuns qui ſont plus groſ-
ſiers, & par conſequent plus
peſants à l'eſtomach, qui en eſt
travaillé, & pour cét effet ils
n'agiſſent pas avec tant d'effi-
cace que les autres qui ſont ſe-
parez de leur craſſe, par ce
que par le moyen du feu, la
portion plus ſubtile eſt ſeparée
de la partie terreſtre. Galien *Gal.*
a eſté de ce ſentiment, bien *lib.*
qu'il ne fuſt pas expert dans *de The-*
les preparations, lors qu'il don- *riaca*
ne à entendre que pluſieurs *ad Piſo-*
choſes ſont meliorées par la *nem.*
vertu du feu, & par ce moyen
la nature & la qualité des me-
dicamens eſt miſe en eviden-
ce; à quoy Mesüé s'accorde
fort bien, quand il aſſeure que
les chymiques decouvrent les
choſes qui ſont cachées. Auſſi
nous voyons que les remedes
chymi

chymiques deployent leurs forces plus vigoureusement sans surcharger la nature, comme font les autres, parce qu'ils sont plus delicats: & tout de méme qu'on cõsommé bien fait & beaucoup plus nourrissant est plus aysé à digerer que la viande, d'où il est tiré; & que la miche ne charge pas tãt l'estomach que le gros pain: aussi la partie plus subtile tirée des medicamens a bien plus de vertu que les poudres, opiates, & les autres bagatelles, avec toute leur substance cruë & mal digerée.

Quant à cette chaleur imaginaire qu'on attribuë faussement aux remedes chymiques, afin d'en desabuser mieux ceux, qui en ont l'esprit preoccupé, j'allegueray encor une raison,

raiſon, qui fera tomber dans mes ſentimens ceux qui ſerons les plus obſtinés. Ie dis donc que tous les corps mixtes tant vegetaux, mineraux, qu'animaux ont deux chaleurs differentes, à ſçauoir la naturelle attachée à leur premier principe, & un autre contre nature, qui eſt eſtrangere, qui vient de dehors & à ſon ſiege dans la partie groſſiere & terreſtre; cependant ces deux chaleur ſont tellement melangées dans le corps mixte, qu'elles ne peuvent pas eſtre ſeparées que par une exacte anatomie de ce corps que l'art chymique enſeigne, & que Galien a recherché avec tant d'empreſſement, comme il s'en explique en ces termes ſi exprés, qu'il proteſte qu'il euſt volontiers employé

Gal. l. 1. ſimpl. medic. c. 19.

employé tous les jours de sa vie, & tous ses moyens à la recherche d'un secret, qui peut separer les qualitez contraires du mélange des corps mixtes; ce que ceux, qui sont venus apres luy, ont trouvé par l'exercice de cét art qui estoit inconnû au temps de Galien. De sorte qu'on ne doit pas apprehender cette chaleur imaginaire, de laquelle on fait tant de bruit, puisque le sujet où elle reside est separé, & bien d'avantage, il est banny de la composition des remedes chymiques bien preparez, qui aussi à mesme temps sont despetrez des parties terrestres & grossieres, qui sont comme les entraues, & les obstacles, qui empeschent les remedes de déployer leur vertu.

Et

Et pour conclurre cette apologie par un exemple bien familier, qui doit dissiper tous les ombrages & les défiances, qu'on peut avoir de ces preparations, pour estre une preuve demõstrative, & convainquante de la verité que ie soustiens; c'est que parmi les secondes qualités, il n'y en a point qui donne des marques plus certaines de chaleur, que l'amertume : pour en faire l'essay qu'on méle la portiõ que l'on voudra des drogues les plus ameres, telles qu'elles sortent du sein de la nature, dans quelque liqueur;qu'on prenne aussi autant à proportion, d'un semblable medicament, bien preparé ; & l'on verra par experience la difference de l'amertume de l'un, d'avec celle de

l'autre, estant tres certain, que le premier meslange grossier sera insupportable au goût & que l'autre sera à peine appercevable : on peut inferer de là, que bien loin que les remedes chymiques soyent dangereux par leur chaleur ; au contraire on doit rejetter cette injure sur les communs, qui estant embourbez dans vne lie puante, en sont plus desagreables, plus chauds, & dangereux, & moins efficaces. Ie ne veux pas icy répondre à la noire calomnie de ceux, qui pour donner de l'horreur au peuple pour les remedes chymiques ; luy font entendre qu'ils sont preparés, & dissous dans l'eau forte, par ce que cette imposture est si grossiere, qu'il est bien mal aisé qu'elle

trouve

trouve de la creance parmy les personnes pour peu raisonnables qu'elles soient. D'ailleurs ceux, qui parlent si mal sont assez dãs la confusiõ de ce qu'ils font paroître une ignorance si crasse dans la preparation, & dissolution des medicaments ; comme s'il n'y avoit nul autre dissoluant, que les corrosifs : outre que l'on ne peut faire aucun autre jugement d'eux, si ce n'est qu'ils sont plus propres à travailler à l'orfevrerie, qu'aux operations chymiques : aussi seroit-il bien dangereux de se seruir de leurs remedes, s'il leur prenoit envie d'en preparer. I'avouë que les remedes chymiques ont conservé leur chaleur naturelle conforme à la nostre, & partant on ne se peut pas plaindre,

ſi ce n'eſt mal à propos, des remedes de cette nature-là, qui fortifient noſtre chaleur naturelle par l'analogie qu'il y a entre l'une & l'autre chaleur. Auſſi pour reprendre le ſujet que j'ay quitté, touchant les fievres, c'eſt par cette voye que l'on doit ſecourir la nature dans cette rencontre où l'on voit clairement une perte de la chaleur naturelle, cauſée par l'inſulte d'une chaleur eſtrangere, qui l'a ravage en diſſipant une partie des eſprits & effarouchant les autres: de ſorte que l'on ne ſçauroit mieux agir, pour reparer ce dommage, que de ſubſtituer une matiere conforme à celle qui ſe perd par la violēce de la fievre, & l'on ne peut tirer cette matiere que des remedes

cardia

cardiaques, balſamiques, diaphoretiques, & analeptiques, qui venans au ſecours de la nature languiſſante comme de nouvelles recruës & troupes auxiliaires, tiennent la place de celles qui ont eſté défaites par l'ennemy, ainſi la nature en eſtant rafraiſchie ſe roidit plus fortement contre la cauſe du mal, & ſe met en eſtat de faire quelque effort en faveur du malade : ce qui arrive lorsque les remedes s'eſtans inſinuez peu à peu dans les parties nobles, & y ayans reproduits de nouveaux eſprits, ſont diſpenſez en ſuitte ſagement par la nature à chaque facultez ſuivant le beſoin qu'elles en ont, afin qu'elles puiſſent deuëment s'acquitter de leurs fonctions & ſe porter vigoureuſe-

ment à l'expulſion de l'ennemi, qui les preſſe. Or ces nouveaux eſprits reproduits par la vertu des remedes veritablement cardiaques & portez par les veines, par les arteres & les nerfs, qui ſont les organes ordinaires de la nature, ne ſont autre choſe que ce que nous appellons communement les forces. Ie diray bien d'avantage ce qui ſemblera un paradoxe au parti contraire, & qui neantmoins eſt tres veritable; c'eſt qu'il arrive ſouvent des maladies aiguës accompagnées d'inflammation & de douleur, comme la pleureſie, & la dyſenterie, où ordinairement la ſaignée eſt entierement neceſſaire & méme avec reïteration; que ſi on n'apporte de la diſcretion & de la moderation en

l'usage de ce remede, on tuë autant de malades qu'on en traitte. La raison de cela est que ces sortes de maladies, particulierement lors qu'elles se communiquent, sont accompagnées de malignité. Car comme il y a des venins qui nuisent plustost à une partie qu'à l'autre ; de mesme cette matiere maligne qui cause les maladies epidemiques attaque tantost une partie & tantost l'autre, d'où vient la pleuresie, où la dysenterie.

On peut juger maintenant quel succez on doit attendre des frequentes saignées & purgations aux maladies longues, puisque dans les aiguës, où elles conviennent le plus, elles sont bien souvent si pernicieuses. Pour en estre plus certain,

certain, il ne faut que se souvenir de ce que j'ay déja dit touchant cette mauvaise disposition des parties qui fomente les fievres intermittentes, & qui donne naissance à la plus-part des autres indispositions chroniques & inveterées, qui doivent estre aussi traitées conformement à leur nature, c'est à dire à la longue; suivant
Hipp. 2. Aph. 7. l'Aphorisme d'Hippocrate, qui enseigne que les corps affligez & extenuez dés long temps se doivent aussi reparer lentement & doucement: ainsi on ne doit pas pretendre d'en venir à bout par des remedes destruisans, tels que sont la saignée, & la purgation reïterée, qui outre cela rengregent & irritent bien plus cette mauvaise disposition, qui fomente
les

les maladies, qu'ils ne la corrigent. Partant si l'on doit esperer quelque bon succez dans les maladies longues, c'est sans doute par l'usage des vrays remedes, amis de nature, roboratifs, doux, innocens, aperitifs diaphoretiques, c'est à dire, tenans les pores de la peau ouverts, & chassans par ce moyen toutes les mauvaises humeurs du centre à la circonference, qui est l'évacuation la plus seure, & la plus vtile, puisque ceux, qui transpirent le mieux, viuent plus sainement. Ils doiuent encore estre efficaces pour déraciner la cause des maladies les plus opiniastres, agissans pour cet effét fort doucement & insensiblement, qui est la voye la plus familiere à la nature, qui ne veut pas estre

eſtre traittée rudement, gueriſſant elle-meſme, lors qu'elle eſt fortifiée; auſſi elle n'a beſoin que des remedes, qui l'aydent en ſes operations & oſtent les obſtacles qui l'empeſchent de parvenir à ſon but & à ſa fin; ce qui ne ſe peut faire que peu a peu & lentement par vn action conforme à la nature de la maladie. De ſorte qu'on ne ſe doit pas impatienter, ſi on n'en reſſent pas d'abord une manifeſte gueriſon; le ſens commun ſeul faiſant aſſez voir qu'un remede doux & benin a beſoin de quelque eſpace de temps, pour luy donner le loiſir de faire impreſſion dans les parties nobles, y corriger leur intemperie, & leur mauvaiſe diſpoſition, & pour y reſtablir la chaleur

leur naturelle dans l'eſtat qu'elle doit eſtre. D'ailleurs il n'y a perſonne qui ne juge aiſement, que le reſtabliſſement d'vne ſanté qui s'aduance inſenſiblement, ne ſoit plus ſeur & plus familier au corps, que lors qu'il eſt ébranlé par quelque agitation ; comme il n'arrive que trop ſouvent dans les purgations violentes & autres remedes groſſiers qui chargent l'eſtomach & ſuffoquent la chaleur naturelle, ſans l'ayde de laquelle les remedes ne peuvent pas agir. C'eſt ce qui eſt cauſe que l'on void ſouvent des ſantez ruïnées,& entierement perduës par un ſemblable traitement.

Mais entr'autres fautes qui ſe commettent, ie ne ſçaurois taire celle par laquelle on veut

faire

faire consister la cause de presque toutes les longues maladies, en une chaleur d'entrailles à laquelle on pourvoit par des frequentes purgations, & saignées, on r'envoye en suitte les malades à l'usage du l'aict ou petit laict, & puis enfin aux eaux. Mon dessein n'est pas d'examiner tous ces poincts, ie me contenteray seulement de dire que toutes ces chaleurs d'entrailles, qui sont le plus souvent réelles, sont plustost augmentées par cette methode, que diminuées : ie prends pour garents de ce que ie dis, ceux-là mesmes, qui l'ont essayée, exceptés, peust-estre quelques-vns, qui ont une forte constitution, & qui peuvent prodiguer une partie de leur vigueur sans s'en beaucoup
ressentir

ressentir. Ce n'est pas que ie veüille blâmer l'usage des rafraichissans, mais ils doivent estre temperez & meslangez d'autres remedes, d'oüez d'une chaleur qui ait quelque conformité avec celle qu'ils veulẽt destruire, ny plus ny moins qu'on a accoustumé de tirer le venin & la malignité du corps par des antidotes, dans la composition desquels entrent des animaux venimeux ; afin que par le rapport qu'il y a d'un venin à un autre, ces remedes ayent un accez plus libre, agissent plus familierement, & afin qu'ils fortifient à mesme temps la chaleur naturelle : au lieu que l'usage trop frequent des refrigerans simples, par une contrarieté, qu'on appelle antiperistase, redouble cette cha-

leur eſtrangere, & eſtouffe le peu de chaleur naturelle, qui demande pluſtoſt des remedes qui la fomentent & entretiennent, ſemblables à ceux que j'ay propoſez; que ceux qui la contrarient, comme font les exceſſifs rafraichiſſans.

Il ne faut pas auſſi paſſer ſoûs ſilence la practique importune & fâcheuſe de ceux qui accablent leurs malades de remedes, ſemblables à ces anciens Gnidiens qu'Hippocrate cenſure dans ſes œuvres; qui ſe figurent d'eſtre grands Medecins lors qu'ils chargent leurs ordonnances avec grand faſt, d'une grande quantité de drogues & de plantes de toutes façons, qui ſe contrarient l'une l'autre, eſtant certain que plus on a d'intentions dans la forme d'un

d'un medicament, moins on parvient à sa fin, une des qualitez resistant ordinairement à l'autre & émoussant sa pointe : outre qu'il ny a rien de plus propre pour prolonger & rengreger les maladies, que de surcharger la nature de remedes, qui la destournent de sa fin. C'est ce qu'à fort bien reconnu Baccon un illustre Chancelier d'Angleterre, qui dit en termes exprés que la diversité des remedes est la fille de l'ignorance, & que l'abondance des mets & des viandes causent moins de maladies, que la quantité des remedes ne font des cures. Ce n'est pas pourtant qu'il faille imputer toute la faute aux Medecins, puisque la perversité, & la manie du siecle est si grande, qu'il y a plu-

ſieurs malades qui ayment mieux qu'on leur rempliſſe le ventre & les yeux de beaucoup de choſes confuſes,& ſans ſuccez, que d'eſtre gueris heureuſement de peu de remedes; ſans conſiderer que le Medecin advance plus avec deux ou trois ſimples bien choiſis, que s'il faiſoit avaller tout Dioſcoride à ſon malade. Cependant, bien loin qu'il faille negliger l'uſage des bons remedes dans la neceſſité preſſante, au contraire les mieux aduiſez s'en doivent ſervir par précaution, par ce qu'il eſt de la prudence de l'homme de prevenir pluſtoſt les maladies, que de les combattre quand elles ſont ſurvenuës, le premier eſtant plus facile que le dernier qui ſe fait avec moins de deſpence,& de

de danger. C'eſt le ſentiment de Galien : *Souvent* (dit-il) *nous donnons des remedes, bien que le mal ne ſoit pas formé, lors qu'on craint qu'il ne vienne, parce que les remedes que l'on preſcrit pour la gueriſon des maladies, s'ordonnent encore plus ſeurement & plus à propos pour les détourner.* Pour cet effét il faut ſçavoir que toutes les maladies tirent leur principe des choſes inutiles, qui ſont dans ou hors le corps ; ce qu'Hippocrate declare encore mieux, lors qu'il dit que toutes les maladies ſe forment de toutes les ſuperfluitez du corps tant de la bile, que de la pituïte, cette derniere eſtant beaucoup plus ſuſpecte que l'autre, parce qu'elle eſt plus abondante, n'eſtant proprement qu'un ſang cru, qui

Gal. l. de opt. ſect. ad Thr.

Hipp. l. 1. de morb.

ne peut pas venir à sa perfection par le défaut de la chaleur naturelle : aussi estant rejettée des parties, comme inutile à leur nourriture, elle est contrainte de se jetter dans son fort, qui est le cerveau : ce qui a fait dire à Hippocrate que le cerveau est le siege & comme la ville capitale de l'humeur froide, humide & gluante ; & a obligé plusieurs à croire que la plupart des maladies tirent leur origine du cerveau ; ce que nous pouvons au moins asseurer de toutes les fluxions, qui tombent sur les parties basses, & que Platon aussi bien que Galien ont reconnu tres veritable, lors qu'ils ont dit que la pituïte acide, & salée est la cause de toutes les maladies qui procedent de fluxion. En effet il

Hip. lib. de carnib.

Plat. in Timæo. Gal. 8. de plitis Hipp. & Plat.

il n'y a rien qui nuiſe d'avantage au corps que l'humidité exceſſiue, qui prédomine, car de quatre ſortes d'humiditez qui abrevent nos corps, à ſçavoir l'humeur radicale, l'elementaire, l'alimentaire, & l'excrementeuſe, il ny a que l'humidité radicale qui ſoit loüable tant plus elle eſt abondante, les autres trois eſtant vicieuſes, ſi elles excedent, la meilleure d'entre elles nuiſant à toutes les fonctions, hormis à la nourriture & à l'accroiſſement, ſuivant l'opinion de Galien. *Gal. lib. de opt. conſtit.*

Mais comme il ne ſert de rien de connoiſtre la cauſe des maladies, ſi l'on en ignore la ſource, & le lieu d'où elle ſort ; auſſi ne ſuffit-il pas d'avoir dit que les humeurs ſuperfluës, qui ſont le levain de

toutes

toutes les maladies, sont produites par la debilité de la chaleur naturelle, il faut encore ajoûster qu'il n'y a point de partie dans le corps, qui se ressente plus du manquement de cette chaleur, que l'estomach, à cause de la fonction penible qui luy a esté donnée pour partage, à sçavoir la coction des alimens de plusieurs façons, qu'il est obligé de recevoir, de preparer, & de renvoyer aux autres parties, pour nourriture, qui en sont regalées, suivant la perfection de l'ouvrage. Et comme il tombe souvent dans la confusion, pour n'avoir pas esté bien secondé ; la confusion de tout le corps s'en ensuit de necessité, ce qui a esté remarqué par Hippocrate. Aussi c'est pour cette raison

Hipp. 6. Ep.

que

que le mesme Autheur compare l'estomach à la mer ; parce que comme la mer communique ses eaux à toute la terre, & les reçoit d'elle ; de mesme l'estomach communique ses maux à tout le corps & les reçoit de tout le corps. Ce que le medecin Serenus a bien reconnu, lors qu'il a appellé l'estomach le Prince de tout le corps : d'où vient que les anciens Egyptiens, les plus sages & les plus esclairez de tous les payens, avoyent accoustumé dés que quelqu'un estoit mort, d'ouvrir le cadavre, d'en arracher l'estomach, lequel, apres l'avoir exposé aux rayõs du Soleil, ils battoyent comme l'autheur de tous les maux du corps, & de sa mort mesme. Et pour en faire voir des exemples

ples

ples ſenſibles, on doit faire eſtat que les alimens eſtans mal digerez, il ſe fait inſenſiblement un amas d'humeurs, qui avec le temps ſe corrompent, & acquierent une malignité qui ſe communique á toutes les parties baſſes, d'où apres un long ſejour il s'éleve des exhalaiſons & des flatuoſitez malignes qui sōt cauſe nō ſeulemēt des fluxions & catarrhes, qui ſe terminent enfin en aſthmes, phthyſies, & autres maux facheux de poictrine, mais auſſi donnent occaſion aux douleurs de teſte & migraines importunes qu'on attribuë ſouvent, & avec quelque raiſon aux chaleurs d'entrailles; qui reconnoiſſent neantmoins pour premiere cauſe, cette humidité ſuperflue des parties
baſſes

basses, suivant ce qu'enseigne Aristote que les fumées s'élevent plustost d'une chose humide & molle que d'une dure & aride : ces qualitez pourtant sont attribuées aux parties trop eschauffées. Et comme la matrice est un égout, où toutes les immondices du corps se jettent, il ne se faut pas estonner si les humeurs, par le séjour, y acquierent une malignité qui cause toutes les tragedies qui se voyent, & ces accidens si opiniastres & si indomptables qu'Hippocrate a eu raisõ de dire, que quicõque souhaitte de guerir les incommodités de cette partie, a besoin de l'ayde & du secours tout particulier de Dieu. Et pour faire une digression en faveur du sexe, il faut sçavoir que le mesme

Aristot. 4. Meteor.

Hipp. lib. de nat. mul.

mesme arrive aux corps mollasses des femmes, qu'aux laines qui s'imbibent facilement d'humiditez & ne les quittent qu'avec peine, ce qu'Hippocrate à fort bien remarqué. L'experience encore nous apprend que l'abondance d'humiditez est la cause de toutes leurs maladies, puis qu'on void clairement que celles qui ont leurs mois copieux, se portent toûjours mieux, que celles qui ne les ont pas suffisamment, comme aussi celles qui font des enfans, vivent plus sainement que les steriles à cause des grandes descharges qui arrivent aux accouchemens. Et c'est pour cette raison qu'on a accoustumé d'envoyer les femmes attaquées de semblables incommoditez qui leur sont

Hipp. lib. de glãdul.

si

ſi ordinaires aux eaux chaudes bitumineuſes, & ſulphurées, comme ſont celles de Vichy & de Bourbon, qui effectivement les ſoulagent un peu par leur vertu deſiccative, mais auſſi elles ne laiſſent pas de leur nuire en les rempliſſans d'une grande quantité d'eau & faiſans de leur ventre comme une grenoüillere qui fomente leur mal & produit une relaxation d'eſtomach à cauſe du paſſage de ces grandes humiditez. Auſſi l'on void que l'effet de ce breuvage n'eſt pas de durée, puiſque celles qui l'ont eſſayé ſont obligées de le reïterer, ce qui eſt une marque evidente qu'il ne fait pas grande impreſſion ſur la cauſe du mal. De ſorte qu'à bien conſiderer le tout, on doit plus faire eſta:

des remedes qui ayent la mesme qualité renfermée & reünie en petit volume sans estre sujet à ces déluges d'eaux qui avec le temps renversent & destruisent l'estomach pour les raisons que ie viens de dire.

Mais pour reprendre le premier discours, il est cōstant que l'unique secret de la santé, consiste à avoir soin de son estomach, suivāt l'opiniō de Galiē, qui dit que jamais personne ne tomberoit malade, s'il prenoit garde de ne point amasser des cruditez dans l'estomach. C'est pourquoy on ne peut pas mieux détourner cét incōvenient qu'en fortifiant cette partie si necessaire à la vie & sās laquelle tout le reste du corps ne fait qui languir, pour cet effet il faut auoir recours aux remedes

Gal. l. de cib. bon. & mal. suc.

de

de la nature que j'ay propofez, qui fortifient & diffipent les excremens & les humeurs fuperfluës, qui relachent cette partie, mais fur tous ils font neceffaires aux vieïllards & aux autres persõnes foibles, mal faines & aux fẽmes hyfteriques, qui à caufe de leur chaleur naturelle debile, amaffent quãtité de femblables fuperfluitez, qui difpofent le corps à la corruption & à fa deftruction, qui eft la mort, ce que l'on peut retarder par l'ufage de ces remedes, qui confument infenfiblement ces excremens, fans diminuer les forces, & par ce moyen peuvent eftre fubftituez & mis en la place des purgatifs, avec beaucoup plus d'affeurance fans crainte d'affoiblir la nature, qui au contraire

en eſtant fortifiée, ne reproduit pas ſi grande quantité de ces ordures qu'on eſt obligé de vuider par les medecines purgatives : c'eſt pourquoy il n'y a point d'incongruité de dire que l'on peut prolonger ſes jours;l'experience nous apprenant aſſez ſouvent qu'on les abbrege manifeſtement, pour ne pas uſer de cette precaution.

Ie ſçay bien qu'avec toute la diligence des Medecins, & l'excellence des remedes on ne peut pas neantmoins empeſcher que le malade ne paye ſouvent le dernier tribut à la
Ecc 8. nature, meſme dans un âge fort jeune, parce qu'outre qu'il n'y a point de puiſſance contre le jour de la mort,il ſe trouve des corps ſi mal diſpoſez &

oû

où la nature eſt ſi foible qu'il eſt impoſſible de faire aucun progrez dans la cure de leurs maladies, & neantmoins ſans cette ayde le Medecin n'avance rien, au temoignage d'Hippocrate : *Il eſt neceſſaire* (dit-il) *d'avoir ſur toutes choſes, la nature de ſon coſté ; car ſi elle contrarie le Medecin, tout eſt inutile & ſans ſuccez.* C'eſt *Hipp. 6.Ep.*
auſſi ſans doute dans cette rencontre, que le malade n'a beſoin que des remedes roboratifs,tous les autres euacuatifs eſtans pernicieux, parce que s'ils ſoulagent quelquefois,c'eſt en aduançant la mort manifeſtement ; accident neantmoins qu'on doit retarder tant que l'on peut,à moins qu'on ne ſoit ennemi de ſoy-méme,ce qui eſt vne choſe fort extraordinaire,

nul n'ayant iamais eu de la haine pour sa chair; c'est pour cela que tous les Autheurs de Medecine se sōt estudiez à dōner des advis salutaires pour la conseruer & l'entretenir. Entr'autres Galien establit precisement qu'il faut prolonger la vie par tous les moyens, lors qu'on ne peut pas restablir entierement la santé; le mesme autheur dit que nous faisons tout pour la vie. D'ailleurs les maladies quelquefois sont si enracinées, & fomentées de causes si pernicieuses, que les remedes les plus genereux n'y peuvent faire aucune impression: car toutes les fois que quelque partie du corps est entierement & également offencée en sa substance, il ne faut rien esperer de bon du mal:

Gal. lib. 5. meth. med. c. 12.

mal : la raison de cela est, que si l'indisposition de quelque membre du corps se doit guerir ; la guerison arrive par la partie saine du membre, parce que la seule partie qui reste saine (sans toutesfois m'épriser l'ayde du Medecin) est l'ouvriere de la santé, comme témoigne Galien, ce qui est aussi confirmé par S. Thomas qui se sert du méme raisonnement en disant que la santé est renduë à la partie malade par celle qui est saine, parce que la santé est ouvriere de la santé, aussi ces sortes de maladies si indomptables doivent passer pour incurables & desesperées, à qui Aristote dit que toutes choses nuisent, c'est pourquoy Scaliger à juste raison de dire qu'elles sont au de là de l'art &

Gal. in arte parva.

au de là de la nature mesme.
Hipp. lib. de pranot. c'est pour ce sujet qu'Hippocrate blasme en plusieurs endroits ceux qui entreprennent de guerir des maladies de cette nature, & defend au contraire de traiter des maladies qui ne se peuvent pas guerir heureusement, & d'où on ne peut sortir avec honneur, se contentant de faire le prognostique, pour estre hors de blame, parce (dit-il) qu'il est impossible de guerir toutes sortes de maladies, ce qui seroit une chose plus excellente que de prédire les choses à venir. Le Medecin ayant assez fait son devoir, s'il n'a rien oublié de ce que la raison, le long vsage & l'experience luy ont enseigné ; n'y ayant point de sa faute si apres avoir procedé avec prudence,
&

& avec droite methode le malade eſt vaincu par la violence du mal.

Il faut encore ſçavoir que l'Art comprend trois choſes, à ſçavoir le Medecin, le malade & la maladie, & c'eſt pour cela qu'Hippocrate dit qu'il faut que le malade s'oppoſe à la maladie enſemble avec le Medecin, & qu'il joigne ſes forces & ſon induſtrie avec luy : c'eſt auſſi ce qu'il confirme expreſſement dans le 1. Aphoriſ. lors qu'il fait ſi clairement entendre qu'il ne ſuffit pas que le Medecin faſſe ſon devoir, il faut auſſi que le malade, le faſſe, & les domeſtiques, & que rout ſoit bien ordonné, ce qui ne ſe rencontre pas toûjours, la faute ſe trouvant plus ſouvent du coſté des malades, ou de leurs

Hipp. lib de Pranot.

leurs parens qui ne veulent pas laiſſer executer l'ordre des Medecins, ſuivant ce que dit le meſme Hippocrate, qu'il y a plus d'apparance que les malades ne font pas ce qu'on leur preſcrit, que de croire que le Medecin n'ordonne pas ce qui eſt à propos & neceſſaire. Les preceptes de Galien ſont auſſi cõformes à ce que nous venõs de dire, puis qu'il dit, qu'il faut que le Malade ſoit porté à obeyr au Medecin, qu'il ne faſſe aucun deſordre par intemperance : *Car nous ſçavons* (dit-il) *que pluſieurs maladies exemptes de danger, ſe ſont renduës non ſeulement longues & fâcheuſes, mais auſſi mortelles.* Il y en a d'autres qui ont l'eſprit ſi inquiet, que s'ils ne ſont pas d'abord ſoulagez, quittent tout là

Hipp. lib. de arte.

Gal. cõm. lib. 3. de aliment.

là par dépit, ou bien apres avoir donné congé à leur Medecin qui les traittoit methodiquement, enuoyent querir des ableurs, & des charlatans, qui apres auoir amusé leurs malades de belles paroles, & captiué leur esprit par vne espece d'enchantement, sont contraints de les abandonner en plus mauvais estat, qu'ils ne les avoyent trouvez: ce qui est à la verité un inconvenient inévitable particulierement aujourd'huy, où l'impudence de plusieurs est venuë si avant, que le plus chetif homme de neant s'ingere à dire son sentiment sur les causes, & sur la cure des maladies. Le seul moyen de détourner cet accident, & ce desordre, ce seroit de guerir les malades, s'il se pouvoit, en

en leur faiſant ſentir des fleurs, au lieu que les remedes ſont des secõds maux qui viẽnent apres les autres. Neantmoins (comme dit Celſe) quand il y a une ſeule voye de guerir, il la faut prendre, fuſt-ce avec peril; c'eſt pourquoy les malades eſtant d'ailleurs excitéz par trois puiſſans éguillons, qui ſont la crainte de la mort, l'interruption des plaiſirs de la vie, & la violẽce des maux qu'ils ſouffrent, ne doivent pas avoir beaucoup de repugnance à ſe ſoûmettre aux ordres de leurs Medecins, s'ils ſont perſuadez de leur probité & de leur capacité, qualités neceſſaires, eſtant jointes particulierement avec l'inclination du malade à qui (comme dit Seneque) il eſt fort advantageux, d'eſtre

Seneca li. 4. de cla. 5. de clam.

d'eſtre traitté par une perſonne pour laquelle il a de l'eſtime & de l'affection ; ce qu'ayant obtenu le Medecin doit commander à ſon malade ny plus ny moins qu'un Capitaine à ſes ſoldats & ne doit point negliger les remedes neceſſaires ny conſiderer aucune delicateſſe à moins qu'il ne veüille encourir le blâſme d'une cruelle complaiſance;il doit plûtoſt, faire entendre à ſon malade de la part de Seneque, qu'il n'y a point de rude traitement lors qu'il eſt ſuivi d'un effet ſalutaire.

On peut ajouſter un autre raiſon bien conſiderable & qui eſt bien ſouvent la cauſe des mauvais ſuccez, ce ſont les retardemens qu'on apporté avãt que de venir à l'uſage des re-

medes. Cependant, si Seneque a eu raison de dire que le delay n'est bon qu'à la cholere, & si l'experience nous apprend qu'il est tres dangereux en plusieurs rencontres, si Procope aussi nous asseure, que les momens de l'occasion estans une fois eschappez, ne peuvent pas revenir, c'est sur tout en cette rencontre & quand il s'agit de secourir les malades, qu'on doit profiter de cet advertissement, parce qu'un mal peut estre facilement opprimé dans sa naissance au lieu qu'estant inveteré il se fortifie & s'enracine d'avantage, suivant
Gal. com-mēt. in 3. Ep. le sentimant de Galien : *d'autant plus*, (dit-il) *que la maladie est formée de longue main; d'autant plus aussi l'impression en est forte & la cure difficile.* Outre que

que l'on perd l'occasion d'appliquer les remedes dans le temps ce qui est le plus important, & qu'Hippocrate remarque en plusieurs endroits, non seulement en son premier Aphorisme, où il dit, que l'occasion est labile & passe fort viste ce qu'il reïtere ailleurs, où il dit, que le temps est où il y a de l'occasion ; mais que dans l'occasion il y a fort peu de temps, lequel il faut par consequẽt biẽ employer, à moins qu'on n'en veüille avoir un repentir trop tard ; parce que, comme dit le mesme Autheur, il n'est plus temps de vouloir guerir une maladie sur le midy qui devoit estre guerie le matin. C'est à quoy doivent prendre garde ceux qui ont accoustumé de differer de jour en jour de fai-

Hipp. 1. aph. *Hipp. lib. de pra-cept.*

Hipp. lib. 1. de morb.

re les remedes neceſſaires pour le rétabliſſement de leur ſanté, ſur tout dans les maladies aiguës qui ne demandent point de delay. C'eſt-ce qui à obligé Hippocrate à declarer que les remiſes & les retardemens, ne ſont point de ſaiſon dans aucun art, particulierement dans la medecine ou le moindre delay coûte la vie. Voila pourquoy il ne faut pas attendre en ces extremités, que l'ame ſoit ſur les lévres, pour couau ſecours : car comme dit Meſüé les advis ne ſervent plus de rien à celuy qui ſe meurt.

Hipp. Ep. ad cratevä amicum.

Meſüé in præf.

Il eſt temps maintenant de répondre aux reproches que l'on a accoûtumé de faire à ceux qui ayans reconnu les abus qui ſe commettent par la

voye ordinaire, se sont senti obligez en conscience de faire profession ouverte d'une methode plus vtile & plus amie de nature. Le premier scrupule qu'on objecte, qui est neantmoins fort foible, est celuy-ci, lors que l'on dit qu'il n'est pas seant à un Medecin de bailler luy-mesme les remedes, à quoy on doit respondre que bien loin que cela deroge à la qualité du medecin, qu'au contraire il en doit estre plus estimé, pourveu qu'il les donne à propos, & il seroit à souhaitter que ceux qui blâment ce procedé le practiquassent eux-mémes, puisqu'ils imiteroyent en cela plusieurs grands personnages qui ont exercé autresfois la Medecine avec eloge, parmy lesquels on peut alle-

guer Hippocrate, & Galien qui les donnoyent eux-mesmes & ne s'en rapportoyent pas, comme on fait aujourd-huy, à des personnes qui partie par ignorance, ou par avarice ou par malice, ou par pauvreté n'executent point nos ordonnances, d'où vient le peu de succez que l'on void dans les maladies un peu facheuses, qui ne reçoivent aucun amandement par les remedes communs : Mais comme chaque chose revient à son principe, il n'y auroit pas beaucoup de danger qu'il en arrivast la mesme chose dans la Medecine, puisque d'ailleurs chacun sçait qu'elle estoit autresfois exercée par une seule personne, qui en faisoit toutes les fonctions comme cela se prouve

par

par diverſes hiſtoires qui ſont foy de cette verité Mais il eſt arrivé le meſme aux Medecins qu'aux enfans de ceux qui ont amaſſé quelque bien par la Marchandiſe ou par quelque autre exercice penible, ils ont voulu éviter la peine & retenir l'honneur & le profit; ils ſe ſont reſervez la ſeule authorité & pouvoir d'ordonnèr, laiſſans à la foy & à la capacité des Apotiquaires le choix, la diſpenſation, la preparation & la compoſition des medicamens, & aux Chirurgiens les operations de la main. C'eſt ce qui a donné lieu à ce beau partage de la Medecine appellée Diëte, Pharmacie & Chirurgie, qui cõme un triot harmonieux ſe ſoulagẽt & s'aydẽt l'un l'autre; le Medecin tenant le

le *superius*, & les autres deux leurs parties ; le premier estant comme la teste, & les autres les deux mains : pourveu que cette harmonie & proportion fust si bien observée que les mains ne se pensent pas estre la teste, comme il n'arrive que trop souvent, suivant ce qui a esté déja remarqué au grand deshonneur de la Medecine & dommage des malades. C'est pourquoy celuy qui se jugera pouvoir satisfaire à l'un & à l'autre, le fera avec une attention bien plus grande, lors qu'il se verra devoir seul emporter l'honneur ou le blâme de son procedé : au lieu que le partage du succez rend chaque particulier plus negligent, outre que chaqu'un répond bien mieux de son fait que de celuy

luy des autres & s'accorde bien mieux avec soy-méme qu'il ne fait avec un second ou troisiesme avec lesquels il est bien mal-aisé qu'il n'intervienne quelque different capable de les mettre si mal ensemble que le malade en peut souffrir.

Mais pour ne point prendre la chose dans ce point là ; posons le cas que les Medecins soyent obligez, par un ordre establi de longue main de tolerer les facheux deportemens de leurs inferieurs ; leur sera-t'il pas au moins permis, apres avoir recherché avec soin des remedes specifiques, de les faire valoir au soulagement des malades ? Phauorin ne dit-il pas dans Galien que la meilleure sorte de doctrine est d'estre prest de tous les costez pour

Gal. lib. de opt. docendi genere.

pour ſecourir ſes amis dans leurs indiſpoſitions: parce que, comme dit Hippocrate, les malades qui ſont en danger, exigent de nous non ſeulement ce que nous pouvons : mais auſſi ce que nous ne pouvons pas : c'eſt pourquoy il faut tâcher d'inventer & trouver quelque choſe de nouveau, & d'utile dans les grandes maladies, & dangereuſes, ſur tout dans les longues & chroniques, qui ſont fort ennuyantes, & dans leſquelles le Prince des Arabes eſcrit que le changement des remedes apporte une utilité conſiderable. Auſſi eſt-ce pour cette raiſon & pour l'eſperance que les malades ont d'eſtre ſoulagez qu'ils recourent à ces curioſitez, qui bien

Hipp Epiſt. ad cratenã.

Auicenne.

bien que hueës de plusieurs malicieux ne laissent pas de produire des effets surprenans, ou du moins manifestement salutaires, estant hors de doute, au sentimant méme de Galien que quel remede que ce soit n'est jamais mis en usage sans effet & que celuy-là doit passer pour excellent, qui fait plus de bien que de mal. Et bien que l'envie qui ne celebre aucune feste attaque continuellement l'innocence, & la vertu de ces remedes, ils ne perdent pourtãt quoy que ce c'est de leurs bonnes qualitez puis que c'est le propre des hõmes de hayr, & de réjetter avec arrogance ce qu'ils ne connoissent pas. Mais le m'espris qu'ils témoignent avoir pour ces sortes de remedes, ne les rend pas plus

Gal. lib. de opt. Secta ad Thr.

plus ſçavants eux-meſmes : car comme dit Seneque, qui que ce ſoit peut meſpriſer toutes choſes, mais perſonne ne ſçait jamais tout. Peut-eſtre que la pluſpart des Medecins negligent la connoiſſance des remedes ſpecifiques & Chymiques, à cauſe du peu d'apparence qu'ils ont, conſiſtans le plus ſouvent en petit volume. Mais ils le prennent mal; Car (comme dit Scaliger) ce n'eſt pas en la quantite : mais plutoſt en la qualité que la perfection des choſes doit étre conſiderée. Les Dieux, dit Ariſtote, ſont auſſi bien dans les moindres inſectes, que dans les plus grands animaux. Et c'eſt, dit-il, à faire aux enfans, de meſpriſer les petites choſes, car au contraire de méme que dans

dans l'art le pourtraict qui occupe moins de place, en est plus estimé, & que l'Iliade d'Homere en a esté autresfois plus admirée, pour avoir esté renfermée dans une noix : aussi dans la Medecine, tant moins les remedes sont considerables en leur masse, ils sont d'autant plus excellens en leurs vertus, & proprietez : à quoy il faut adjouster ce que dit Galié, que les remedes ne sont rien d'eux-mesmes : mais qu'estans donnez par un habile homme, ils doivent estre appellez avec raison les mains de Dieu. C'est ce qui a obligé Hippocrate à dire qu'à la verité il ne falloit rien asseurer à la volée & temerairement, mais aussi il adjouste à mesme temps qu'il ne faloit rien mespriser.

Gal. de medicam. per loca.

Hipp. 6. Ep.

Si ceux qui blaſment cette practique, bornoyent du moins les marques de leur indignation par ce reproche que ie viens de juſtifier, l'offence ſeroit ſupportable. Mais il y en a parmi eux qui eſtans plus portez à la médiſance, que ce Satyre Clazomenient, vomiſſent le plus jaune fiel de leur malignité & ſe servent de termes les plûs desobligeans & meſpriſans que leur eſprit cacochyme & mal tourné leur puiſſe ſuggerer; c'eſt lors qu'ils veulent faire paſſer les curieux pour des charlatans & empiriques : ces calômnies neantmoins ſont ſi minces qu'il me ſera bien facile de faire paroiſtre le menſonge à travers, apres avoir premiérement remarqué, que c'eſt l'ordinaire de

de ceux qui, n'ont aucunes bonnes qualités, & qui cepandant pleins d'amour d'eux-mesmes, se croyans les seuls sages & les aysnés de toute la nature, ne peuvent pas supporter dãs la personne des autres, le bien qu'ils y voyent : c'est pourquoy ils employent leur babil importun à blâmer ce qu'ils ignorent, comme Ciceron a fort bien remarqué, quand il escrit, que les voyes des ignorans sont portées à l'injure, & à l'offence, esperans par là de gagner du credit parmy le peuple. Ce qui a esté observé par Aristote, lors qu'il asseure que la plusspart des hommes ont un desir si naturel d'abaisser leurs prochains, qu'ils se figurent d'estre plus considerez, quand ils les noircissent

Cicero l. 3. offic.

Aristot. in Rhet.

& les font paſſer parmi le peuple, pour defectueux. Mais ce qui doit ſervir de conſolation à ceux qu'ils calomnient, c'eſt ſans doute l'advis de Galien, qui fait entendre que les envieux & les meſdiſans ſont ſemblables à ces mauvais chaſſeurs, qui employent tout le jour à tendre des lacs & des filets & s'en retournent le ſoir à la maiſon bien las & bien recrus, ſans avoir rien pris : auſſi void-on le plus ſouvent que la malice à des effets qui retournent à leurs principes, & qui retombent ſur la teſte de leurs Autheurs, comme ie feray voir clairement & ſans paſſion dans la ſuitte de ce diſcours.

Gal. ad- uerſ. Iu- lian.

Pour commançer par ce terme de *Charlatan*, ie ne m'amuſeray

muſeray pas icy d'eſplucher l'etymologie du mot, ce qui ſeroit inutile : ie le prendray ſeulement en ſa plus large & plus ample ſignification, lors qu'on s'en ſert pour deſigner ceux, qui pour avancer leurs intereſts, amuſent de belles paroles les perſonnes avec leſquelles ils ont à faire, ſans leur procurer du profit & ſans leur donner aucune ſatisfaction. Cependant je demanderois volontiers aux plus deſintereſſez à qui des deux partis ce procedé eſt le plus ordinaire : s'il doit eſtre imputé à ceux qui avec toute ſincerité ſans fard & ſans flatterie, traitent leurs malades avec connoiſſance de cauſe, & l'uſage des bons & efficaces remedes, qui donnent un prompt ſoulage-

ment, si l'on le doit attendre de la nature du mal ; ou bien à ceux qui debuttent par de longs & ennuyeux discours remplis de cajolerie & d'une complaisance pernicieuse, le tout accompagné bien souvent d'un secours inutile, pour ne pas dire pire, ie crois qu'il n'y a personne bien sensée, qui n'approuve plustost la premiere practique & ne la taxe moins de charlatanerie que la derniere, qui a esté blasmée de tout temps par les plus grands hommes qui lors qu'ils ont voulu parler ou écrire se sõt toûjours seruis de la briéveté & de la naiveté du discours, sçachans bien qu'en la multitude de paroles, il y a beaucoup de vanitez, & que ceux qui parlent le mieux en toutes les professions

sions ne font pas toûjours de mesme, tant le dire & le faire semblent estre en balance, dont l'une ne se peut hausser sans abbaisser l'autre. Aussi void-on que les grands jaseurs ne sont pas les meilleurs ouvriers, ce qui fust cause qu'on laissa l'Architecte qui avoit dit des merveilles, pour prendre celuy qui s'estoit contenté de dire qu'il feroit ce que l'autre avoit dit; cét agreable boute-hors n'estant pas une marque asseurée de la solidité & de la capacité du dedans. Car comme le chamæleon a un fort grand poulmon & n'a rien autre chose qu'une vaine apparence & ostentation; & comme les tonneaux vuides resonnent plus que ceux qui sont pleins; aussi y en a-t'il plu-

ſieurs, à qui ſi vous oſtiez la langue, tout le reſte ſeroit vuide & inutile. Au contraire on void que les veritables ſçavans ne ſe ſervent de cet inſtrument, qui eſt le plus facile à remuër quand une fois on en a acquis l'habitude, que dans la neceſſité, & le moins qu'ils peuvent. C'eſt pourquoy on diſoit d'Epaminondas que jamais homme ne ſçeût tãt, & ne parla ſi peu que luy, encore qu'il fuſt excellent orateur & tres perſuaſif.

Mais s'il y a profeſſion où les grands diſcours ſont plus importuns que neceſſaires, c'eſt aſſeurement dans l'exercice de la Medecine, c'eſt pour cette raiſon qu'elle a eſté appellée autresfois, muëtte par Virgile, parce que toute ſa vertu & ſa puiſ-

puiſſance conſiſte plûtoſt dans les remedes & dans leurs bonnes operations que dans le bien dire & l'eloquence, comme ont fort bien recognu Celſe, & Galien, & c'eſt ce qui a donné lieu à cette raillerie picquãte des Grecs cõtre les Medecins qui ſont grãds parleurs, à ſçauoir qu'un Medecin babillard eſt une ſeconde maladie au malade. Arnauld de ville neufve eſt de meſme ſentiment, puis qu'il dit qu'il faut que le Medecin ſoit efficacieux en œuvre & non abondant en paroles, parce que les maladies ne ſe gueriſſent pas par des cõtes à la cigoigne, mais par la force & la vertu des remedes: & c'eſt pourquoy comme dit Seneque) le malade demande un Medecin gueriſſant & non pas

Seneca ep. 75

Hipp. lib. de Medico. Cel. sus lib. de re medic.

pas eloquẽt ce qui s'accorde fort bien à ce que dit Hippocrate, que le malade cherche l'ayde & le bon secours & nõ pas l'ornement. Celse Medecin Romain, est du mesme advis lorsqu'ils asseure que les maladies se guerissent par les remedes & non pas par le bien dire, qui est à la verité fort agreable quand il est bien m'esnagé, mais qui fait souvent passer pour extrauagant ceux, qui en abusent, ausquels ont peut faire auec iustice le méme reproche qu'au Philosophe Chrysippus qui remüoit toûjours les jambes, à qui sa seruante dit un iour qu'il n'estoit fol que par les jambes: ont peut dire aussi de semblables gens qu'ils sont fols par la langue, qui est une tache que plusieurs couvrent en repri-

mant

mant l'intemperance de ce petit & dangerenx membre, ſuivant ce que dit le ſage que le fol tant qu'il ſe taiſt, cache ſa folie, par ſon ſilence: j'adioûteray encore que ſi la ſeule profuſion de paroles eſt ennuyante aux malades, elle leur doit eſtre beaucoup plus nuiſible quand elle eſt accompagnée de flatterie & d'une complaiſance hors de ſaiſon, & qui neantmoins eſt practiquée par quelques-uns auſquels elle reuſſit aſſez bien aupres de pluſieurs perſonnes, qui ſe repaiſſent de ces viandes creuſes, & qui font conſiſter l'induſtrie d'un Medecin à conter des ſornettes ſans conſiderer ce que dit Hippocrate, que les aſſeurances qui ſe font avec babil ſont trompeuſes & ſujettes à l'erreur.

l'erreur. Mais comme c'est la monnoye de laquelle le peuple se paye fort aisement, ie trouve que ceux que la sçavent debiter, ne font pas mal d'acquerir la reputation qui est l'apuy & le soustien de la profession, à si vil prix, & sans beaucoup de merite, puisque par là un ignorant sera plus estimé qu'un sçavant homme. Aussi ie ne m'estonne pas si ces sortes de Medecins se mettent fort peu en peine de contrevenir au precepte d'Hippocrate, qui dit, qu'il ne faut pas qu'un Medecin s'amuse à beaucoup raisonner avec ceux qui ne sont pas du mestier, & se contente seulement de leur dire les choses necessaires, le marché qu'ils font leur estant si advantageux, ils peuvent bien

Hipp. lib de decenti ornatu.

bien paſſer outre en cet article, puis qu'ils réjettent avec tant de meſpris ceux qui ſont neceſſaires & ſi importans pour la ſanté. Galien ſe plaignoit des-ja de ſon temps de ce deſordre lors qu'il diſoit qu'un bon Medecin ne ſera pas ſi toſt dans l'eſtime qu'un flateur & cajoleur, qui comme un eſclave acquieſce à toutes les volontez du malade, qui ſans raiſon, & ſans experience promet tout par flaterie ; ne ſçachant pas combien Platon a deteſté cet infame artifice comme pernicieux, juſques à l'avoir appellé une beſte peſtilentieuſe au genre humain, que les Grammairiens ont dit eſtre la meſme choſe, que le vice des chiens, par l'analogie qu'il y a du mouvement de la queuë de

Gal. lib. 1. m. med. c. 1.

Plato in Phædro.

ces animaux aux deportemens & language ſophiſtiqué de ces gens là, qui s'en ſervent pour opprimer, s'il pouvoyent, la verité, qu'on ne ſçauroit combattre que par les armes qui protegent le menſonge. Cette qualité auſſi leur eſt entierement neceſſaire puis qu'ils appuyent par là la foibleſſe de leur pratique, parce qu'ils ont beſoin de beaucoup de diſcours & d'ornement pour faire paſſer une choſe mauvaiſe pour bonne. Auſſi ie ne crois pas que la plus part ſouffriſſent un ſemblable traictement, qui mine la conſtitution de leur corps, à moins qu'il ne fuſt accompagné de quelque douceur. Il eſt vray qu'il en arrive un inconvenient, qui eſt que tout de meſme que les bourdons qui

volent parmy les abeilles ne font qu'un bruit importun, & mangent le miel : aussi ces grands baveurs & puissans en cajolerie rauissent, & emportent le profit qui est deû aux bons Medecins, sans l'avoir gagné par aucun bon office. Ces derniers neantmoins sont assez bien partagez puis qu'outre le tesmoignage de leur conscience qui les met à couvert des reproches d'en avoir mal usé envers les malades, ils ne sont pas sujets à recevoir les escornes qu'Hippocrate à objecté aux Medecins Gnidiens de son temps, quand il dit que souvent l'action temeraire d'un chetif charlatan profite plus au malade que toutes les grandes harangues fastueuses & remplies de vanité de ces Mede-

Hipp. lib. 1. de victu acutor.

cins qui s'y delectent trop ; le mesme arrivant souvent aujourd'huy aux Gnidiens modernes, qui aprés avoir longtemps amusé leurs malades par des beaux discours & par des remedes inutiles se voyent enfin besflé & reçoivent de vilaines nazardes par des meschans Triacleurs qui achevent heureusement, ce que les autres n'avoyent pas bien pû commancer. On void par là que de parler avec admiration des maladies, & ne les pas guerir quand elles sont guerissables, c'est à faire à un homme qui abuse de son temps, de son art, & de son genie ; puisque pendant que la vigueur de son esprit est occupée à faire provision d'un beau language pour attirer l'admiration du peuple ;
la

la meilleure partie de la Medecine en demeure inculte. C'est pour cet effet qu'au lieu d'un fruit fertile & abondant, que l'on devroit attendre, il n'en reviét qu'un certain zesth plastré d'un son inutile de la voix. Aussi ceux-là sont beaucoup plus loüables, qui bien que rebutez du peuple, dont l'estime aujourd'huy est injurieuse à un honneste homme, tachent d'apporter tous les soins imaginables pour soulager les malades : Attendans d'ailleurs la recompense qui leur est deuë avec l'approbation des gens bien sensez, & judicieux, qui ne s'arrestent pas à l'escorce & à l'exterieur des hommes & qui sçavent faire la difference des urays Maistres de l'art d'avec ceux

Hipp. lib. de leges. dont parloit Hippocrate en ces termes : *Il y a* (disoit-il :) *plusieurs Medecins, de nom & de reputation, mais fort peu d'effet & d'operation*, ce qui est tres conforme à la rencontre de Phavorinus, dans Galien voyãt un Medecin de cette classe ; *Ie vois bien* (dit-il) *le manteau & la barbe, mais ie ne vois point de Medecin.* De mesme il se trouve encor aujourd'huy des gens fort esclairez qui ont le don de discernement, qui sçavent faire le choix des Medecins les plus approuvez, ausquels dans la necessité, ils confient leur santé, en suivant l'advis de Galien, lors qu'il asseure, que les hommes ont plus de confiance à vn Medecin qu'ils auront connu des long-temps exercé par des frequentes

Gal. lib. de sub-figur. Empir. cap. vlt.

tes experiences, qu'à celuy qui se vantera luy-mesme par des longs discours, d'estre fort habile homme. Mais c'est assez pour cét article passons maintenant à celuy d'Empirique.

Il faut sçauoir qu'il y a eu trois sortes de sectes de Medecins, à sçauoir Empiriques, Methodiques, & Dogmatiques, ou Rationels. La secte Empirique a esté la plus ancienne, & a donné l'origine à l'art de Medicine, ayant commancé dans l'Egypte, où leurs Prestres ayans eû la charge d'escrire dans Memphis au temple de Vulcain, & d'Ysis, les remedes dont vn chacun venoit declarer qu'il s'estoit bien trouué pour les enseigner aux autres : ce que faisoient aussi les Grecs, escriuans sur le

le parchemin les receptes qui les auoient gueris à l'entrée des Temples d'Apollon, & d'Æsculape, d'où leurs Prestres les tiroient, pour les prononcer aux autres, comme si c'eust esté des oracles authorisans la Medecine par la Religion. Il s'est en suitte formé avec le temps, trois especes de cette secte Empirique, comme l'on peut voir dans Galien. La premiere secte estoit practiquée par ceux qui experimentoient des remedes par rencontre, & sans y auoir fait aucune reflexion. La seconde estoit celle qui s'exerçoit avec dessein formé, & propos deliberé ; mais c'estoit apres auoir esté aduerti par songe, ou poussé, par quelque conjecture, & par quelque opinion sans fondement.

Gal. lib. de sect. ad eos qui introducunt.

ment. La troisiesme enfin estoit celle qu'on appelloit Imitatrice, exercée par ceux qui apres vn long vsage de quelque remede dans les maladies suiuant les succez qu'ils en auoient obseruez, bon ou mauvais, dans vne semblable rencontre ou ils les experimentoient, ou ils le rejettoient; C'est cette derniere espece de secte Empirique qui doit estre receuë, & pratiquée par les bons Medecins avec autant d'empressement, & d'asseurance, que les deux premieres doiuent estre bannies du commerce de la Medecine, comme n'estans propres qu'à des enragez, ou à des resueurs, & à des visionaires; Mais quant à la derniere, il est tres constant que c'est de celle-là qu'il faut entendre Galien,

Gal. ibid. lien, lors qu'il declare ouuertement, que dans l'Art de la Medecine, il faut toûjours joindre l'experience au jugement, parce dit-il, que l'vn ne se peut passer du secours de l'autre, suiuant sans doute en cela les maximes de Quintius son precepteur, qui a esté vn celebre Empirique. Outre que toute connoissance ou science ne s'acquiert jamais bien que par la conduitte du jugement, accompagné de l'experience. C'est pourquoy le méme Autheur nous aduertit, qu'il se faut appuyer sur le raisonnement, & sur l'experience, comme sur deux pieds-d'Estals, de peur que nous ne clochions, & brôchions dans l'exercice d'vn Art si excellent que la Medecine. Ce qui est confirmé par

par Celſe, qui aſſeure que de méme façon que la Medecine eſt imparfaite, & foible ſans le raiſonnement; elle eſt auſſi mutilée, & eſtropiée ſans l'experience. Ie dis-bien davantage, que s'il eſtoit queſtion de prononcer l'Arreſt en faueur de quelqu'une de ces ſectes, on ſeroit obligé de l'accorder à l'Empirique, comme à la plus ferme & à la plus forte à laquelle les autres cedent ſuiuant l'opinion de Cardan, qui dit que lors que les raiſons ſe contrarient, ce qui n'arriue que trop ſouuent au grand opprobre de l'Art, & au preiudice des malades, il faut ſe tenir à l'experience. Mais comme il n'y a rien de plus pernicieux dans les Sciences que de s'attacher à vne ſecte; C'eſt pource

ce

Gal. lib. de opt. secta ad Thr. ce sujet que Galien dit, que les Medecins Dogmatiques, ou rationels sont venus comme Mediateurs entre les Methodiques, & les Empiriques, parce dit-il, que toutes les choses vtiles à la guerison des maladies ne se peuuent pas bien decouvrir par l'experience, ou l'obseruation, comme les Empiriques ont declaré : ni aussi trouuer tout ce qui est necessaire pour secourir les malades par la seule indication, comme le pretendoyent les Methodiques: mais que quelqu'une des choses necessaires s'acquiert par l'obseruation & l'experience, comme les antidotes contre les venins, & quelques autres par les indications à sçavoir celles qui ont des causes manifestes, & que l'on peut trouver

en les recherchant. Par exemple, les remedes contre les poisons ou mesme contre les fievres malignes & pestilentielles ne se trouvent pas exactement par les indications, parce que l'indication se tire de la nature de la chose; & comme la nature des maladies venimeuses & malignes aussi bien que de toutes les autres qui consistent en toute la substance, est inconnuë ; aussi les remedes, qui sont doüez de qualitez euidentes, ne servent de rien en cette rencontre ; mais seulement ceux, qui ont une qualité occulte, & specifique, donnent secours aux maux qui approchent de leur nature. C'est pour cette raison, qu'en ces maladies ausquelles l'indication n'a pas lieu,

l'art a inventé deux autres inſtrumens qui ſont l'experience & l'Analogiſme que l'on definit, une comparaiſon des cauſes qui ont aidé par rapport,& ſimilitude.

On peut voir par cette decſion que l'experience n'eſt pas à rejetter,comme font ces Modernes , & r diculés catons , qu'on ne ſçauroit traiter plus doucement qu'en diſant qu'ils ſont ou ignorans ou malicieux, & peut-eſtre tous les deux enſemble , l'un eſtant ordinairement inſeparable de l'autre,& pour cet effet ie crois d'avoir ſuffiſamment fait paroiſtre la ſincerité & la juſteſſe du procedé des veritables Medecins Chymiques qui obſervent regulierement les Maximes legitimes de la practique des Anciens

ciens y joignans le raisonnement, & l'experience avec un examen tout particulier de la portée & de la constitution d'un chasqu'un n'ignorants pas ce qu'à remarque Galien, à sçavoir que ce qui est fort bon à l'un, sera mauvais à l'autre, & au contraire que ce qui est absolument mauvais à l'un, se trouvera tres utile à l'autre. Aussi comme tous ne se chaussent pas à mesme point, de mesme l'usage des remedes ne convient pas à tous également, comme j'ay fait voir au commencement de cet escrit, & cõfirmé par l'authorite d'Hippocrate; j'y joindray encor celle de Galien qui asseure que le remede qui est donné indifferemment & sans tirer ses indications, ne peut pas soulager.

Gal. comment. in lib. de alim.

Gal. 1. sim. pl.

Ce qu'on ne peut pas reprocher à ceux qui ſuiuront la methode que j'ay déja précrite puiſqu'ils ne feront aucune demarche dans la cure des maladies, ſans cette ſeure guide, & qu'ils tireront leur indications de la preſſante neceſſité, que les forces ont d'eſtre ſecouruës ce que j'ay appris de Galien, qui aſſeure que dans les grandes maladies l'unique, eſperance conſiſte à conſerver les forces du malade. Il n'eſt pas mal aiſé au contraire de repouſſer ce blâme d'Empirique ſur les adverſaires, n'y ayãt perſonne tant ſoit peu ſenſée qui ne juge que ceũx qui purgent, & ſaignent à toutes les rencontres & dans toutes les maladies ſans beaucoup de diſtinction ne ſoient pluſtoſt Empiriques

Gal. l.10. meth. med.

riques, que ceux ausquels ils font ce reproche: ils sont en cela plus mal fondés que les Medecins Arcadiens, qui traitoyent toutes les maladies avec du laict de vache.

Mais en voila assez pour cette matiere. Il reste maintenant à satisfaire à une autre difficulté qui peut estre advancée non seulement par ceux de la profession, mais aussi par plusieurs autres, poussez d'une curiosité discrete de sçavoir, si l'on doit, & si l'on peut avec raison contrarier une methode ancienne & receuë de tous universellement par un long usage. Ie tacheray de satisfaire à cette obiection avec toute la ciuilité, qu'il me sera possible, apres avoir premierement reïteré la declaration ouverte que j'ay

faite au commancement de ce discours, qui est que j'auray toujours du respect & de la veneration pour les decrets des Anciens & que ce n'est pas contre ces illustres Predecesseurs, que ie me roidis ; mais plustost contre l'abus qui se glisse & qui deshonore leur doctrine, de sorte que mon procedé ne butte qu'à soustenir leur droit, bien loin de le renverser, parce que ie sçay tres bien, qu'on ne doit pas estre lâche deserteur de l'Antiquité, pour bastir sur ses ruïnes. Mais aussi ie soustiens qu'on se peut servir des solides fondemens qu'elle à jetté pour eslever de là, de nouvelles connoissances. C'est l'opinion de Seneque quand il dit, que ceux, qui ont parû
devant

devant nous,ne nous ont point
osté l'occasion de dire les cho-
ses que l'on peut dire; qu'ils
nous ont plustost ouvert le
chemin pour ce faire,& que les
Anciens ne nous ont pas tant
laissé les choses inventées, que
des nouvelles invention à cher-
cher.Platon est du mesme sen- *Plato lib.*
timent : *Il est necessaire* (dit-t'il) *16. de*
d'enseigner quelque autre chose *re-*
en chaque art, outre ce qui en a *gno. Gal.*
esté escrit: C'est pour quoy Ga- *lib. 5.*
lien dit fort à propos; qu'on ne *de vsu*
doit pas tout attédre d'un seul; *part.*
mais qu'une bonne partie de
l'invention a esté laissée à la
posterité. Escoutons encore la
voix d'Hippocrate, laquelle,
suivant l'eloge que luy donne
Galien, est comme la voix de *Hipp lib. de*
Dieu, quand il parle de la sor- *Arte.*
te : *Le vœu* (dit-il) *& la necessi-*

té

té de chaque Science, est d'inventer quelqu'une des choses, qui n'ont pas esté inventées, comme aussi d'achever, & de donner leur perfection aux choses qui en avoyent besoin; Ce qui est un sentiment tres-judicieux & tres-veritable, puisque l'experience nous apprend que les sciences & les arts se polissent tous les jours, & font des accroissemens & des progrez surprenants; & sur tout la Medecine, qui n'est pas méme aujourd. huy dans une si grande perfection que nous n'ayons besoin d'y adjoûter ou diminuer. De sorte qu'on a pû remarquer dans nôtre siecle le changement qui est arriué dãs la practique de cet art; car auant la grande peste les Medecins les plus celebres n'osoyent pas saigner

gner dans la dyſenterie, cependant aujourd'huy celuy qui heſiteroit là-deſſus, paſſeroit pour ignorãt. On faiſoit le méme ſcrupule pour ce qui regarde les enfãs qui couvẽt la petite verole, & encore plus apres ſon eruption ç'eut eſté un crime capital d'ouvrir la veine, ce qui neantmoins ſe pratique tous les cours en ce temps-icy, & fort à propos: cela eſtant ainſi on ne doit pas blâmer la curioſité de ceux qui ſont à la recherche de nouvelles lumieres, d'autant plus qu'on a veu les arts ſe polir & ſe perfectionner particulierement la Medecine qui toute remplie d'abus qu'elle eſt aujourd huy, ſe pratique bien mieux que du tẽps des Anciens, n'y ayant perſonne qui ſe voulût ſeruir des remedes

medes qui étoyent pour lors en vſage & qui ont meſmes ignoré beaucoup de choſes dãs l'Anatomie & dans les autres parties qui nous ſont maintenant connuës. Galien nous declarant que pluſieurs choſes étoyent connuës de ſon temps, qui avoyent été inconnuës par ſes predeceſſeurs. La raiſon de cela eſt, que, comme dit Ciceron, un âge ſuccede à un autre âge, & que toutes les choſes ne ſont pas toûjours dans le luſtre, c'eſt auſſi pour confirmer l'Axiome d'Hippocrate qui aſſeure que l'art eſt lõg; on ne doit donc pas rejetter une methode, ny l'vſage des remedes ſpecifiques, parce qu'ils ne ſont pas formellement authoriſez par les Anciens, il ſuffit qu'ils ſoyẽt conformes à leur doctrine &

Gal. l. 14. mi med.

Cicere 11. Philipp.

Hipp. 1 Ep.

appuyez

appuyez sur les fondements qu'ils ont eux-mesmes posez puisque plusieurs choses ont esté inuentées par ceux, qui sont venus apres, approuvées par l'experience, qui nous ont esté communiquées & reduites en usage par de tres habiles Medecins, que les Anciens ont ignorez parce qu'ils n'ont pas tout experimenté, comme avouë ingenuëmant, Galien luy-mesme, lors qu'il traite du mercure. Et bien qu'ils ayent esté grands personnages, ils ont esté hommes: aussi leur connoissance a esté bornée. C'est ce qu'Hippocrate à tres bien recõnu dans une lettre, qu'il adressoit autres-fois à Democrite; *Il me semble* (dit-il) *d'avoir plus attiré sur moy de blasme & des reprimandes* *Hipp. Ep. ad Democritum.*

que

que ie ne merite de gloire & d'honneur dãs l'exercice de l'art, car ie ne ſuis pas encor arrivé à la uraye fin de la Medecine, bien que ie ſoye déja vieux. Il ne faut pas s'eſtonner de cet adveu ſyncere, car les grands hommes ont accouſtumé d'avoüer franchement leur ignorance, comme le meſme Hippocrate a fait touchant les ſutures de la teſte ; la raiſon de cela eſt, que perdant quelque peu de leur eſtime, ils poſſedent encore beaucoup ; ce que ne feront pas ceux de moindre merite qui craignent de perdre quelque choſe du leur, parce qu'apres cela il ne leur reſte preſques plus rien. Ce n'eſt pas donc ſans ſujet, ſi on a accouſtumé de dire qu'un homme eſt ſage tant qu'il recherche

la ſcience, & qu'il eſt fol, lors qu'il croid eſtre arriué à la perfection & au faîte de la ſcience. Bien loin de là, comme dit S. Auguſtin (qui a fait vn liure de ſes retractations) vne fidelle ignorance eſt meilleur qu'vne ſcience temeraire, qui eſt pernicieuſe à ceux qui s'y attachent; c'eſt auſſi le ſentiment de Scaliger, qui a eſté la lumiere de ſon ſiecle, & qui par conſequent devoit connoiſtre la portée des plus grands eſprits; il ne laiſſe pas pourtant de dire que les plus ſçavans peuvent ignorer beaucoup de choſes, & qu'il vaut beaucoup mieux auoüer ingenuëment ſon ignorance que de vouloir advancer temerairement des bagatelles, & les faire paſſer,

pour des veritez importantes. Au contraire, on doit sçavoir bon gré à ceux qui agissent franchement dans leur procedé & font paroistre leur foible en cette rencontre, Aristote mesme ne fait point de difficulté de dire qu'on doit remercier ceux qui philosophent mal, parce qu'ils obligent les autres de rechercher ailleurs la verité. Bien d'avantage, il n'auroit pas esté juste, que les Anciens eussent esté les seuls sages, & les mignons de la nature, ausquels elle se fust communiquée, & abandonnée à l'exclusion de tous les descendans, & qu'il n'ait appartenu qu'à eux, de courtiser la verité comme si du puits de Democrite elle leur estoit montée

tée dans le cerveau. Car Dieu, la nature & l'art qui ſont les trois ſeuls agens de tout le monde eſtant les mémes que par le paſſé, ils doivent produire les mémes effets qu'auparauant, & en effet Dieu ne crée pas maintenant les ames avec moins davantage qu'autresfois, puis qu'il eſt auſſi liberal de ſes faveurs qu'il ait jamais eſté ſur tout dans le ſiecle de Grace. Et pour les eſprits bien loin de ſe diminuer, ils ſe ſubtiliſent de plus en plus, qui eſtans les-mémes que ceux des Anciens, ils ont auſſi cét aduantage ſur eux, qu'auroit un Pygmée, ou un enfant ſur la teſte d'un Geant, d'où il decouvre tout ce que le Geant void, & outre cela il void en-

core par dessus luy. Et l'on peut adjoûter pour ce qui est des esprits, que si on veut remonter jusques à l'origine du premier monde , on y verra la foiblesse de l'esprit du premier homme, qui bien que formé de la main de Dieu méme, se laissa conduire à sa femme: il avoit méme si peu d'industrie, qu'il ne sçauoit pas couvrir sa nudité, si Dieu n'eust pris la peine de luy faire des habits, ceux dont il estoit couvert, n'estans que de fueilles de figuier. Si au contraire on regarde le haut point auquel tant de grands hommes ont porté la gloire de ces derniers siecles, on y trouvera plus de merveilles qu'aux precedens. Mais nostre esprit estant porté à ne

cher

chercher que ce dont il a faute, & l'abondance luy apportant le desgoust ; c'est asseurement cette multitude de gens qui exercent les Arts, dont il ne s'est jamais veû tant de Doćteurs, dans nul siecle, qu'il y en a en celuy - cy, qui fait qu'on y estime moins les habiles gens ; & ce d'autant plus qu'ils sont mêlés avec beaucoup d'ignorans, qui étourdissent le jugement de ceux, qui se voudroient appliquer à en faire le discernement. Mais cette confusion, & ce desordre n'empesche pas que parmy la troupe, il n'y en ayt toûjours quelques-vns portez à la recherche de la verité & à la pure doctrine : que si par malheur elle est reconnuë

de peu de perſonnes, elle ne perd pourtant rien de ſon luſtre, & de ſon eſtime, puis que c'eſt vne fatalité ordinaire aux bonnes choſes d'eſtre bien ſouvent negligées, ou à demi connuës : on a méme remarqué de tout temps que, d'autant plus qu'vn Art eſt excellent d'autant moins a-t'il de ſectateurs, au contraire pluſieurs detracteurs, qui par vne opiniaſtreté, & fauſſe preſomption de ſuffiſance, comme vne rude portiere, chaſſent tous les bons aduis de la maiſon, & ſont cauſe par ce moyen que les bonnes choſes ne ſe communiquent pas avec la promptitude qu'en ont les mauvaiſes; la pluſpart des eſprits des hommes, n'eſtans pas
A mieux

mieux diſpoſez à comprendre les choſes qui ſont claires & palpables que les yeux des chat-huants à voir la lumiere du jour. Galien en rend une raiſon fort pertinente, quand il dit que les fauſſes opinions qui preoccupent l'eſprit des hommes, les rendent non ſeulement ſourds: mais auſſi aveugles, en ſorte qu'ils ne peuvent pas voir les choſes, qui ſont viſibles aux autres. Ce qui s'accorde fort bien avec ce que dit Auerrhoës; qu'un homme qui eſt accouſtumé d'eſtre repeû de fauſſetez, n'eſt pas diſpoſé à recevoir la verité. Il y en a d'autres qui ſont dãs cét agreable entre-deux de l'erreur, & de la verité, & qui ſont combatus pour ſe determiner

Gal. lib. ſecũ. dum loca.

Averrhoes in proemio lib. 3. de phyſ. auſcult.

ner d'un costé ou d'autre, en cela presques semblables à cette asne qui mourût de faim entre deux mesures d'avoine, ne sçachant sur laquelle se jetter; ceux-cy de méme apres avoir esté beaucoup en suspend, aiment enfin mieux errer avec plusieurs, que d'avoir des bons sentimens avec peu de gens; comme c'est la coustume du monde, de quitter le plus foible parti pour suivre le plus fort, s'engageans & se consacrans (s'il faut ainsi parler) par une fatalité à des certains sentimens, qu'ils se sentent contraints de defendre, ce qu'ils n'approuvent pas eux-mesmes.

Mais entre tous les obstacles qui repoussent la verité,

ie n'en ſçache point de plus grand, que la couſtume, qu'Eraſme appelle avec raiſon Tyran, en une ſyllabe, parce qu'elle ſe dit (*mos*) en latin; Tyran auquel il eſt bien difficile de ne pas obeyr : Les vieilles couſtumes eſtans des grandes authoritez, & dont la juriſdiction s'eſtant fort loin. C'eſt pourquoy on void qu'une vieille couſtume preuaut toûjours, bien qu'elle ait beſoin de correction, & qu'il faut donner un rude combat pour la ſurmonter : puiſque meſme elle fait ſupporter patiemment les choſes qui ſont contraires à l'equité, & à la nature ; elle a un tel aſcendant ſur toutes les actions des hommes qu'elle leur rend toutes choſes familieres:

lieres : L'entendement mesmes s'attachant ordinairement aux choses fausses qui ont pris naissance avec luy, & mesprisent les veritez, lors qu'il n'y est pas accoustumé. Il y en a qui disent que c'est un autre nature : mais il semble qu'elle soit plus forte que la nature ; parce que c'est par elle que Mithridate s'est rendu le poison innocent, & que quelques peuples indiens vivent de crapaux & des lezards. De sorte que cette coustume estant changée en nature, elle à beau estre combattuë, elle persiste toûjours, voire elle revient mesme comme dit le Proverbe) fust elle chassée à coups de fourche : Cependant les personnes les mieux sensées
consi

considereront attentivement que la coustume ne sert point d'excuse ez fautes qui se commettent sur le corps humain, puis qu'elles sont toutes irreparables, ou du moins qu'elles ne se commettent pas sans un préjudice considerable, à cause de la noblesse & de l'importance du sujet : de sorte que l'on doit juger qu'une coustume qui ne se peut pas conserver sans un semblable dommage, n'est point valable : Il est vray, à le bien prendre que ceux, qui travaillent à faire esclatter la verité ont sujet de consolation si les discours qu'ils employent pour cela sont inutiles, la plus part de ceux à qui ils sont adressez estans portez d'inclination à
contra

contrarier tous les bons avis, puisque ceux mesmes, qui la connoissent ; qui s'en prevalent ; & qui en ressentent les bons effets, en sont mesconnoissans & ingrats, à un tel point, qu'ils sont les premiers à invectiver les remedes qui les ont soulagez & les d'escrier de tout leur pouvoir:les autres n'ont point de honte d'attribuer leur guerison à tout autre chose qu'à l'instrument qui leur à procuré la santé. De sorte que nous avons un ample sujet de faire la mesme plainte que faisoit autresfois Hippocrate lors qu'il dit que quand les malades sont gueris ils en attribuent la cause aux Dieux, ou à la fortune, les autres à leur forte constitution & hayssent

Hipp. Epist. ad Damag.

sent leur bien-faiteur, & mesme peu s'en faut qu'ils ne soyent indignez, lors qu'ils croyent leur estre obligez. Mais comme dit Seneque, une troupe d'ingrats ne doit pas empescher d'obliger les autres; puisqu'il y en a plusieurs qui sont indignes de voir la clarté du jour & cepandant le Soleil se leve tous les matins, & il vaut toujours mieux rendre seruice & estre vtile aux meschans à cause des bons que de manquer à servir les bons à cause des mauvais. D'ailleurs disons encore que l'homme est né pour le service de l'homme, & qu'il est engagé à ce devoir par tant de differentes societez & d'obligations que quelque violence qu'il se fasse

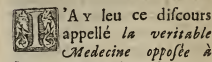
& quelque irregulier qu'il puisse estre, il est impossible qu'il les puisse rompre toutes. C'est la seule raison qui ma porté à donner cet escrit au public, bien que ie sçache que les maximes que l'abus a déja depuis long-temps établis, ne manqueront pas de s'opposer à l'utilité qu'il en pourra tirer; j'espere neantmoins qu'il ne sera pas tout à fait sans fruit, quelque resistence qu'il se presente : peut-estre méme que l'on ne sera pas si obstiné que ie me figure, s'il est vray comme le sage l'asseure, que le temps à ses revolutions aussi bien que toutes choses : & comme il y en a un, où il est de la prudence de se taire ; il y en a aussi un autre où il y a de la necessité de parler

parler:& apres une longue ſuitte de morts, la ſaiſon doit enfin venir que quelqu'un en échape. Cepandant profitera qui voudra des advis que j'ay donnés, eſtant d'ailleurs perſuadé que s'ils agréent à quelques-uns il deſplairont peut-eſtre à beaucoup d'autres : car comme les Eſcarbots & les vautours ſont offenſez des meilleurs onguents & plus odoriferants ; & qu'un certain Scythe de nation dans Plutarche jura qu'il aymoit mieux entendre hennir vn cheval, que pincer un luth delicatement ; auſſi on void tous les jours que les meilleures choſes ne plaiſent pas à tous. Mais n'importe ; ſi cét advis eſt desagreable ; il ne le ſera qu'en-

tant qu'il declare la verité trop ouvertement, parce qu'elle ne veut point eftre couverte, & au refte outre qu'il ne fait tort à perfonne, au contraire il peut procurer beaucoup de bien à ceux qui s'en voudront fervir; il laiffe enfin chacun dans fa liberté de fe laiffer tromper tant qu'il luy plaira.

FIN.

APPROBATION.


'Ay leu ce diſcours appellé *la veritable Medecine oppoſée à l'erreur*, auquel ie n'ay rien trouvé contraire à la Religion Catholique & Romaine, compoſé par le Sieur De Serres Docteur Medecin, ainſi j'atteſte, fait à Lyon ce 15. Avril 1669.

DEVILLE.

APPROBATION.

IL n'y a rien dans le Livre intitulé *La veritable Medecine oppoſée à l'erreur*; compoſé par le Sieur De Serres Docteur

cteur en Medecine qui en puiſſe empeſcher l'impreſſion, la foy, ny les bonnes mœurs n'y eſtant point leſées, c'eſt ce que j'atteſte en qualité de Docteur en Theologie de la Faculté de Paris, à Lyon ce 17. Avril 1669.

P. VIAL Carme.

APPROBATION.

IE ſoubſigné Docteur en Theologie atteſte avoir leu ce manuſcrit intitulé, *La veritable Medecine oppoſée à l'erreur*, il n'y a rien qui ſoit contraire au public, aux bonnes mœurs, & encor moins contre la foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, c'eſt pourquoy ie ne trouve point d'empeſchement. Fait à Lyon; ce 16 Avril 1669.

AVTOSSERRE.

